

**RE-SOURCER**  
**REPARER**  
**REIMAGINER**  
**REAGIR**  
**REVITALISER**  
**RECYCLER**  
**RESSOURCER**

100m



Dembèni

# SOMMAIRE

- p.5**                      **Investigation lexicale**  
Sébastien Grosset
- p.7**                      **De l'autorité des sources de projet**  
Louis Vitalis
- p.21**                     **« Qu'est ce qui se trame ? »**  
L'outil de conception de l'architecte comme ressource du projet d'architecture  
Manon Scotto
- p.29**                     **Vers des synergies revivifiantes**  
Chris Younès
- p.33**                     **Pour des projets sources d'engagements**  
Vincent Fraigneau
- p.39**                     **« Des sites, lieux de re-sources »**  
à reconnaître, protéger, transformer  
Marie-Hélène Badia
- p.45**                     **« Territoires »**  
Bernard Reichen
- p.55**                     **Du bio-sourcé au réemploi : lâcher le produit de construction pour le matériau**  
Louis Destombes
- p.63**                     **Renouveler la ville depuis l'intérieur**  
Line Fontana et David Fagart
- p.69**                     **Pas de ressourcement sans passage du temps**  
Romain Granoux



# INVESTIGATION LEXICALE

Sébastien Grosset

L'investigation lexicale a ceci en commun avec la psychanalyse qu'elle pratique, à partir d'un terme donné, une anamnèse visant à mettre à jour des significations parfois oubliées, voire contraires à l'intention qui a présidé au choix du mot en question. Elle ne prétend pas pour autant délivrer une vérité lexicale définitive par la révélation d'un sens refoulé, puisque les significations d'un mot tiennent autant à son histoire qu'à l'intention dont le charge celui qui décide de l'utiliser. Elle propose simplement de déplier un réseau de significations afin d'ouvrir un champ d'interprétations qui soit le plus large possible. A chacun•e, ensuite, d'opter pour les sens et les connotations de son choix ou d'embrasser l'ensemble du champ sémantique.

Dans le cas qui nous occupe, l'investigation est confrontée d'emblée à cette question du choix dans la mesure où ce n'est pas à un mot unique que l'on a affaire, mais à un ensemble de termes voisins appartenant à deux langues distinctes.

L'idée, pourtant proclamée, que la dix-huitième édition d'Europan soit placée, comme celles qui l'ont précédée, sous le signe d'un « thème » qui puisse s'énoncer sans ambiguïté au moyen d'un terme unique doit être envisagée avec précaution.

Dans la documentation<sup>1</sup> anglophone, le thème annoncé est *re-sourcing*,

1 La documentation à laquelle je me réfère est celle qui m'a été fournie pour préparer ce texte : en anglais une « annexe » intitulée RE-SOURCING - EUROSPAN 18 THEME, en Français, un document intitulé Participer – Eurospan 18 qui invite les collectivités à s'inscrire à Eurospan 18 et dont le chapitre Le Thème Eurospan 18 : RE-SOURCER

décliné en trois « directions » :

- 1/ Re-sourcing in terms of natural elements / risks.
- 2/ Re-sourcing in terms of ways of life and inclusivity.
- 3/ Re-sourcing in terms of materiality.

Dans la version française de cette documentation, *re-sourcing* devient *re-sourcer*. Les deux mots composés sont, on le voit très proches l'un de l'autre et semblent à première vue pouvoir être considérés comme équivalents. Ils ont en outre deux points communs remarquables.

Premièrement, tous deux sont transitifs, ce qui veut dire qu'aucun ne marque une action du sujet sur lui-même, un mouvement autonome, voir autarcique d'auto régénérescence. Ce trait doit être relevé particulièrement en ce qui concerne le français, puisque cette langue distingue expressément le verbe pronominal se ressourcer du verbe transitif ressourcer, dont on doit noter qu'il s'écrit en un mot.

C'est le deuxième trait qu'il faut noter d'emblée : ni *re-sourcing* ni *re-sourcer* n'apparaissent tels quels dans les dictionnaires de langues que j'ai consultés. En français, on vient de le voir, ressourcer s'écrit sans trait d'union. Quant à *re-sourcing*, il ne figure tout simplement pas dans l'*Oxford advanced learner's dictionary of current English*. En anglais, le trait d'union crée un verbe nouveau ; en français, il nuance le sens d'un verbe existant, faisant le choix d'accentuer certaines de ses significations.

Il nous faut donc envisager la terminologie qui nous est proposée comme d'une part, insistant sur la transitivité (c'est-à-dire comme se détournant d'acceptions relevant du développement personnel ou d'une quelconque régénérescence qui ne s'accompagnerait pas d'un « don » de source ou de valeurs nouvelles<sup>2</sup>) et d'autre part en cherchant, par le trait d'union à donner aux mots qu'elle travaille une valeur nouvelle, ce qui, précisément, est le sens même du verbe transitif ressourcer<sup>3</sup>.

Notons cependant une différence. Si *re-sourcer* est de toute évidence un verbe à la forme infinitive, *re-sourcing* n'est pas *re-source*. Comme *re-sourcer*, il peut facilement jouer le rôle d'un substantif, mais il peut aussi s'employer comme un participe marquant la durée d'une action ou sa simultanéité avec une autre.

---

traduit le contenu de l'annexe anglophone. Ces deux documents appartiennent à un fond plus complet auquel je n'avais pas accès lors de la rédaction de cette investigation.

<sup>2</sup> Robert définit le sens transitif de « ressourcer » ainsi : « donner des sources, des valeurs nouvelles à (qqxh) – je souligne.

<sup>3</sup> Ibid.

Quant aux trois « directions » (que la version française nomme des « lignes »), elles subissent un glissement qu'il faut relever :

- 1/ Les ressourcements en termes d'éléments.
- 2/ les ressourcements en termes de modes de vie.
- 3/ Les ressourcement en termes de matières.

Je laisse à qui veut investiguer plus avant le soin de réfléchir à l'équivalence entre *materiality* et *matières* et me contente de noter l'évidence de la transformation de *re-sourcer* en ressourcement ( sans trait d'union ) qui signale que le français a besoin de deux termes distincts là où l'anglais semble pouvoir se contenter d'un seul.

La consultation du procès-verbal de séances de discussion lors desquelles le thème et sa terminologie ont été élaborés révèle - ce n'est pas très étonnant - que ces échanges ont eu lieu en anglais et que le mot qui fut proposé, puis adopté, était *re-sourcing* - qui apparait avec son trait d'union dans le procès-verbal sans que l'on puisse déterminer si cette construction était suggérée à l'oral. Le dédoublement lexical français naît donc d'une difficulté de traduction liée non au sens du mot *re-sourcing* mais à son ambiguïté (c'est-à-dire sa richesse) morphologique.

La documentation nous propose donc trois termes qu'il faudra étudier dans cet ordre ci : l'anglais *re-sourcing* traduit en français par le verbe *re-sourcer* puis par le substantif *ressourcement*. Investiguer l'anglais d'abord puis le français a aussi l'avantage, on va le voir, de concorder avec l'anamnèse étymologique.

## Re-sourcing

Il est notable que l'édition 2015 de Oxford advanced learner's dictionary of current English sur laquelle je travaille ignore *re-sourcing* mais que le Robert & Collins donne :

*Resourcing*, noun, (uncountable = resources) : ressources<sup>fp1</sup>

Si l'on en croit le dictionnaire bilingue, *resourcing* (sans trait d'union) est un substantif non dénombrable qui correspond au pluriel français ressources.

Le Cambridge dictionary en ligne précise quant à lui que ce substantif appartient à un vocabulaire qui nous éloigne des « directions » que la documentation d'Europam invite à suivre :

*Resourcing*, noun, PRODUCTION, MANAGEMENT: The process of giving money, workers, skills, etc. a particular job or piece of work.

La page de cette entrée précise même que cette définition est

empruntée au Cambridge *Business*<sup>4</sup> English Dictionary.

Ainsi, comme substantif, *resourcing* semble être une spécification du mot *resource* appliquée au monde des affaires et de l'entreprise et formée à partir de la forme en *-ing* (gérondif ou participe présent) du verbe *to resource* que l'Oxford dictionary of current English définit ainsi :

To provide sth. with the money or equipment that is needed.

Dans le verbe, comme on peut le lire, l'acception financière est également présente, mais sans être exclusive. Il en va de même du premier des trois sens du substantif *re•source*<sup>5</sup> tel que défini par le même dictionnaire :

A supply of sth. that a country, an organization or a person has and can use, especially to increase their wealth.

L'augmentation des richesses n'est pas l'unique acception, mais, comme on peut le lire, elle est « spécialement » mise en avant. Au point que dans certaines expressions ("we do not have the resource"), *resource* peut être considéré comme un synonyme de *money*.

L'Oxford advanced learner's dictionary of current English mentionne également les ressources documentaires ou textuelles auxquelles on peut recourir pour écrire ou enseigner et, au pluriel (*ressources*), les qualités personnelles que l'on peut convoquer pour se sortir de situations délicates. Contrairement à celui de *resourcing*, le sens de *ressource(s)* dépasse les seuls horizons de l'entrepreneuriat, du commerce et du management, puisqu'il peut être intellectuel et documentaire ou psychologique et moral. On doit cependant bien admettre que toutes ces acceptions ont une connotation utilitariste<sup>6</sup> : il est toujours question d'asservissement à un but, même si celui-ci n'est pas forcément productiviste au sens industriel du terme. Une réflexion architecturale pour laquelle « la fragilité de l'écosystème Terre et les crises sociales amènent à cultiver des pratiques alternatives aux extractions nocives des ressources, à la surconsommation et à la pollution des milieux vivants<sup>7</sup> » ne peut guère faire l'économie d'une critique de la façon dont un certain utilitarisme productiviste s'est sédimenté dans l'usage des mots *ressource* et *resourcing*.

Ces connotations utilitaristes sont particulièrement prégnantes en anglais dans la mesure où elles sont déjà dominantes dans le mot *source* dont dérivent *resource* et *resourcing*. Si, en effet, le premier sens du français *source* est « eau qui sort de terre » (Robert), cette définition

<sup>4</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>5</sup> Le point médiant est une convention graphique de ce dictionnaire qui vise simplement à rendre compte de la construction des mots. Il ne faut pas lui attribuer de valeur sémantique

<sup>6</sup> J'emploie ce terme au sens commun ; non en référence au courant philosophique.

<sup>7</sup> Participer – European 18, p. 5.

n'apparaît qu'en quatrième position dans l'Oxford advanced learner's dictionary of current English : « the place where a river or stream start » avec, on le voit, un léger déplacement de l'eau elle-même au lieu qui la voit surgir. Les trois autres sens méritent d'être mentionnés :

- 1/ A place, person or thing that you get sth. from.
- 2/ (Usually plur.) A person, book or document that provides information, especially for study, a piece of written work or news.
- 3/ A person or thing that causes sth., especially a problem.

Dans ses deux premières acceptions, source désigne donc quelque chose comme une *origine asservie*. Elle est la chose, le lieu, ou la personne dont, de façon générale, « quelque chose<sup>8</sup> » provient, mais aussi à quoi on peut recourir pour atteindre son but. Il ne s'agit pas seulement de définir ou de repérer une origine, mais surtout d'en rendre l'accès possible. Et si le troisième sens, celui de cause, n'a pas cette acception de disponibilité, c'est parce qu'il désigne « spécialement » l'origine d'un « problème », comme si toute source à laquelle on ne peut puiser était génératrice de désagrément.

Selon The Concise Oxford dictionary of English etymology, *source* et *resource* proviennent tous deux du français, ce que leur diphtongue commune pouvait laisser présager. Au XIV<sup>e</sup> siècle l'ancien français

*so(u)rs* (masculin) devient *sours* en moyen anglais ; l'évolution du terme se fera parallèlement à celle de son modèle. *Resource*, quant à lui apparaît au XVII<sup>e</sup> siècle, directement transposé du français *ressource* dont il ne se distingue que par la perte d'un s.

Il apparaît donc que l'histoire des mots se déroule à l'envers de celle de leur choix par le comité scientifique d'European. Il semble aussi qu'en anglais, le champ lexical de la ressource soit marqué par des connotations utilitaires, voire instrumentalistes qui sont aux antipodes des valeurs que ledit comité souhaitait mettre en avant. On peut faire l'hypothèse que le rôle (ou l'un des rôles) du trait d'union soit de contrer cette tendance en insistant sur l'idée d'un retour à l'origine qui renoncerait à l'asservissement de celle-ci.

---

<sup>8</sup> Et parfois, de manière plus spécifique, une « information ».

## Re-sourcer

La poursuite de l'anamnèse lexicale nous mène naturellement au français, puisqu'en l'occurrence, c'est de lui que l'anglais procède.

A ce stade, il faut prendre garde au fait que le ruissèlement n'est pas linéaire. On a vu en effet que les mots anglais *source* et *resource* proviennent l'un et l'autre du français, ce qui signifie que le second ne dérive pas nécessairement du premier, mais s'origine directement dans le français *ressource*. On se trouve donc en présence d'un double système de dérivation : *resource* (et, après lui *re-sourcing*) provient de l'anglais *source* qui lui-même est issu du français, mais il dérive aussi directement de *ressource*.

Ce double chemin devrait nous permettre de penser le trait d'union. En tant, en effet, qu'il dérive directement du français *ressource*, l'anglais *resource* peut s'écrire en un mot et faire l'objet d'une anamnèse qui le rattache au verbe français *ressourcer*, même si, il faut le noter, ce dernier est en réalité plutôt récent<sup>9</sup>. En tant qu'il s'origine aussi, au sein de sa propre langue, dans *source* qu'il réitère, on l'écrira *re-source* afin de marquer cette réitération. Ici, l'anamnèse doit se dédoubler en deux investigations, l'une concernant le préfixe *re*, l'autre le verbe *sourcer*. Selon l'édition en ligne du Grand Robert, *re* est un :

Élément qui, antéposé à un verbe ou à un dérivé de verbe (noms d'action), produit des verbes, des substantifs et des adjectifs verbaux, et qui indique :

1/ Le fait de ramener en arrière (rabattre, reculer) et, par extension l'opposition : refouler.

2/ Le retour à un état antérieur : rétablir, rhabiller.

3/ La répétition : redire, refaire.

Il peut aussi renforcer le sens de la forme simple (*relier*), voire n'ajouter aucune connotation particulière à celle-ci : *rafermir*. *Re* est tiré directement du préverbe latin *re*, *red* dont il reprend l'essentiel des significations.

Sans explications supplémentaires, on pourra donc dire que *re-sourcer* peut signifier « remonter à la source en sens inverse du courant ou revenir à un état originel ». Il peut aussi vouloir dire « sourcer à nouveau », « sourcer plus encore » voire « sourcer de façon définitive », ou être simplement synonyme de *sourcer*.

Ces dernières acceptions demeurent en partie obscures tant que l'on n'a pas défini *sourcer*, ce que l'on peut faire facilement en lisant la sous-entrée que lui consacre Alain Rey dans son Dictionnaire historique de la langue française :

Le dérivé *sourcer*, v. intr., « jaillir » (1564) a signifié aussi

<sup>9</sup> Il n'est attesté que depuis 1911.

mot se distingue-t-il par des acceptions techniques en équitation (pour indiquer qu'un cheval est encore capable d'effort après une course) ou en fauconnerie ou, par la suite, en aéronautique comme, écrit Littré, « synonyme de remontée ».

Le *ressourcement*, en revanche désigne l'action ou l'effet d'un retour à l'origine qui n'est pas placé sous le signe de l'exploitation. Son apparition au XX<sup>ème</sup> siècle est probablement due à la disparition d'un substantif du XVI<sup>ème</sup> siècle, *resource*, qui signifia d'abord « source », puis, au figuré, dès 1611, « source nouvelle », mais qui, écrit Alain Rey, « est sorti d'usage, du fait de l'homonymie avec *ressource* ».

L'usage du terme *ressourcement* pour décrire les trois « lignes » dans lesquelles la thématique d'Européen 18 est sensée s'exprimer constitue bien plus qu'une simple traduction de *resourcing* en ce qu'elle vient confronter un sens littéraire, imagé, moral et relativement abstrait avec des réalités très concrètes. La première ligne, tout particulièrement, qui expose les « ressourcements en termes d'éléments » a le bonheur d'associer l'un des dérivés à la fois les plus immatériels et les plus récents avec la signification élémentaire de source comme origine de l'un des quatre éléments. Cette expression n'est pas seulement une invitation architecturale, mais aussi la démonstration lexicale de la fertilité d'un tel retour aux sources : le mot neuf, mais rare peut-être un peu trop abstrait de *ressourcement*, se revivifie au frais contact de l'eau qui sourd.

On ne sera d'ailleurs jamais plus près de la source, en français qu'avec ce verbe *sourdre* dont dérivent tous les termes évoqués jusqu'ici. « Sourdre », en effet, qui s'emploie plutôt de manière abstraite dans le sens, dit Robert de « se manifester progressivement » signifie en fait d'abord concrètement « sortir de terre ». Littré précise : « en parlant des eaux ». Alain Rey écrit que le mot source vient de sors, sours qui n'est autre que « l'ancien participe passé du verbe sourdre ».

Il nous apprend aussi que sourdre, qu'on écrivait *surdre* ou *sordre* jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle descend directement du latin *urgere* au sens transitif de « se lever, se mettre debout, s'élever ». Ainsi notre lignée du *re-sourcing*, de *re-sourcer* et du *ressourcement* peut-elle remonter, via les verbes *re-sourdre* (qui lui non plus ne figure pas dans les dictionnaires) et *sourdre* au latin *urgere*. Or, il se trouve que cette fois encore la dérivation est double, puisque *ressource* (et, par suite, *ressourcement* et *resourcer*) procède non seulement de *sourdre*, mais aussi directement de *resurgere* qui signifiait déjà, entre autres choses « rejaillir ».

« prendre sa source » et par figure (1611) « commencer » ; il a parfois été repris au XXe siècle.

Cette dernière remarque concernant la reprise au XXe doit être mise en résonance avec le fait que Littré (1877) ne connaît *sourcer* que comme un verbe régional breton signifiant « mettre le linge savonné et tordu à tremper pendant plusieurs heures dans un bassin d'eau claire », Il ignore totalement les significations « jaillir », « prendre sa source » et « commencer ». En 2024, en revanche, Robert propose « jaillir, sourdre », mais aussi « indiquer la source, l'origine, la référence de (une information, des données) », sens qui fait écho avec l'acception bibliographique de la *resource* anglaise.

Ces dernières significations permettent de proposer de nouvelles hypothèses de définition du mot composé *re-sourcer* : « jaillir à nouveau », « revenir à un état de jaillissement originel, « reprendre sa source », « recommencer », « retourner aux sources documentaires de l'information ». Envisagées au sens propre ou de façon métaphorique, ces définitions sont désormais disponibles à qui voudrait les réinterroger pour enrichir la thématique d'European 18.

## Ressourcer

La version française de la documentation, on l'a vu, énonce en titre sa thématique en recourant au trait d'union, mais recourt aussi au mot non composé *ressourcement*.

Ressourcement est un mot rare, littéraire et récent, attesté chez Charles Péguy au début du XXe siècle et qui signifie, d'après Robert « Rejaillissement, retour aux sources » et employé, dit Alain Rey « dans un sens figuré ». Il faut noter que, bien que moins usité que *ressourcer* (et, surtout que *se ressourcer*), il leur est antérieur, puisque Robert indique de *ressourcer* qu'il provient de *source*, « d'après *ressourcement* ». *Ressourcement*, *ressourcer* et *se ressourcer* sont donc tous les trois relativement récents. Leur emploi répond donc très vraisemblablement à des appels propres au XXe siècle. *Se ressourcer*, par exemple, n'est attesté qu'à partir des années 60, aux prémices de la culture du développement personnel.

Quant à *ressourcer* et *ressourcement*, ils pourraient avoir été forgés pour contourner les acceptions utilitaristes de ressource dont Robert nous informe que les nombreuses significations peuvent se rapporter à l'idée générale : « ce qui peut fournir de quoi satisfaire au besoin, améliorer une situation ». *Ressource*, semble en effet être à peine moins fonctionnel que sa descendance anglaise dans la mesure où la plupart de ses significations ont trait à des « moyens », que ce soit au sens générique ou, spécifiquement, comme « moyens financiers », « possibilités d'actions qui peuvent être mises en œuvre », « moyens matériels » et, plus spécifiquement encore, « moyens humains », comme dans l'effrayante expression « ressources humaines ». Tout au plus, le

## Resurgere

Remonter aux sources latines risque d'avoir plus de valeur comme mise en garde que comme inspiration. On va voir en effet que les idées fécondes d'origine, de jaillissement et de matérialité élémentaire ne sont guère présentes en latin, comme si elles-mêmes n'étaient pas originaires.

Concernant *resurgere*, il faut avant tout signaler qu'il n'a pas de signification transitive évidente. Gaffiot lui donne deux sens principaux, l'un concret, l'autre figuré : « se relever » et « se rétablir, se ranimer, reprendre sa force, sa puissance ». La seule lueur de transitivité brille, mais faiblement, dans l'emploi ecclésiastique du terme au sens de « ressusciter ». Gaffiot ne dit pas si, en ce sens, *resurgerer* peut, comme *ressusciter*, aussi vouloir dire « ressusciter quelqu'un (d'autre que soi-même) ou quelque chose ».

L'italien *risorgere*, qui descend directement de *resurgere* (alors que le français résurrection fait le détour par le participe substantivé *resurrectio*) est donné par le Robert et Signorelli comme un verbe intransitif (dont, notons-le au passage, le premier sens est astronomique puisqu'il désigne le lever du soleil) mais qui peut « aussi » s'employer dans le sens transitif dans le sens de ressusciter quelqu'un, à condition de l'associer au verbe *fare* (*fare*) : « Cristo fece risorgere Lazzaro ».

Si, bien sûr, le Christ a ressuscité Lazard avant de ressusciter lui-même, il semblerait bien que pour le commun des mortels il en aille de la résurrection comme du ressourcement : le sens que, spontanément, on donne à ces termes est d'abord celui de notre bénéfice propre avant d'être celui du don. Sans doute y a-t-il là une leçon à prendre de l'histoire des mots pour une pratique architecturale non-invasive : retourner à la source dans une optique qui ne soit plus extractive, mais qui profite au moins autant à la source elle-même qu'à celui qui y puise ne va pas de soi. Dans la conception architecturale comme dans la création linguistique, il va falloir inventer des traits d'union.

La transitivité qu'on cherche à réinventer, on en trouve une trace lointaine, presque effacée dans le sens « archaïque » de *surgere* : « mettre debout, dresser ». C'est le premier sens du mot, mais Gaffiot précise bien que les acceptions intransitives l'ont supplanté. Il en mentionne cinq, de ces acceptions, qu'il est inutile de détailler. Signalons simplement qu'elle s'ont toutes le sens de l'élévation et non du jaillissement. Au sens simple et concret de « se lever » (de table, de son lit...) ou figuré, de « grandir » (pour un enfant) ou de « se relever » moralement.

Même si *surgere* a pu avoir un sens transitif, on doit constater que celui-ci n'a aucun rapport avec les idées de sources et d'origine. De l'eau qui jaillit ou qui sourd, il n'a encore que le simple mouvement ascendant. Si l'on peut trouver quelque rapport entre le fait de « se relever » moralement et de « se ressourcer », le premier marque plus

encore que le second l'autonomie du sujet : du sol, le Romain se relève seul ; il n'a nul besoin de s'abreuver à quelque fontaine de jouvence pour retrouver sa mâle vigueur de légionnaire.

Que le sens presque géométrique de *surgere* soit si loin du jaillissement d'un torrent de montagne où de la lente et mystérieuse apparition de l'eau qui sourd des profondeurs s'explique par le fait qu'il dérive directement de *regere* qui n'a rien du bouillonnement désordonné. Littéralement *sub-regere*, c'est « diriger depuis le bas », et, donc, vers le haut. D'où « élever ».

*Regere* signe d'abord une directionnalité d'où découle très vite une connotation de domination. D'abord au sens de « guider » très concrètement, par exemple, un cheval, puis, au figuré, de « diriger, conduire, gouverner, régler » et dans une acception plus abstraite « exercer le pouvoir ». Qui eut cru qu'à la source de la source il y avait la règle ? Car, oui, les mots qui nous occupent sont de la même famille que la règle, la rectitude, la régularité et le roi. La région, aussi, la *regio* qui, c'est bien triste, est d'abord une « ligne droite », puis une frontière tracée avant d'être l'étendue asservie que ce tracé circonscrit.

A l'origine de tous ces mots, et nous ne pourrions remonter plus haut, il y a la racine italique *\*reg'* dont le Dictionnaire étymologique de la langue latine d'Alfred Ernout et Antoine Meillet nous apprend qu'elle « indiquait un mouvement en droite ligne ».

A priori, il semblerait qu'il faille oublier le bouillonnement et se remettre à filer droit. Pourtant, si on lit bien l'article qu'Ernout et Meillet consacrent à cette racine aux allures si dirigistes, on comprend qu'il est en fait question de choix. L'empire de la rectitude n'est qu'une option : la racine *\*reg'* indiquait un mouvement en droite ligne. Elle a fourni des mots de sens divers suivant que l'idée « du mouvement, de l'extension » a été mise en évidence, (...) ou l'idée de « ligne droite ».

Et fort heureusement :

Le groupe de lat. *rego* offre les deux types de sens

Si l'on veut s'inspirer de l'histoire de la langue, on s'avisera du fait que l'on peut revenir aux sources élémentaires avec la rectitude d'une organisation planificatrice pour qui la source est un gisement<sup>10</sup> inanimé que l'on fore verticalement afin d'en tirer tout le suc pour se régénérer, mais que l'on peut aussi accompagner le mouvement fertile de son surgissement, en protéger les abords et se mettre à l'écoute de la direction qui est la sienne au lieu de lui en imprimer une au risque de l'assécher. De même, on peut tracer en droite ligne les cases où répartir avec régularité des postes de travail identiques pour profiter à plein de la bonne organisation d'un gisement de ressources humaines ou s'efforcer

<sup>10</sup> Gisement vient de gésir, comme les cadavres gisants sous les églises

plutôt de suivre le pas de chacun•e et agencer ensemble le lieu commun de circulations diverses. Enfin, au lieu de dresser encore et encore de nouveaux édifices jusqu'à saturer et le ciel et le sol à coups d'équerres et de compas et assécher la surface et les profondeurs à coup de pioches et de pelles, pourquoi ne pas se laisser prendre la main par tout ce qui est déjà là et qui, souvent, suffit seul à insuffler le mouvement complexe de la transformation ?

Humaines, physiques, lexicales, on peut puiser dans les ressources ou se mettre à leur écoute.

C'est une question de choix.

## Ressources

Pour l'anglais:

HOAD, T. F. (éd.), *The Concise Oxford dictionary of English etymology*, Oxford University Press, Oxford ; New York 1993.

HORNBY, A. S. – DEUTER, M. – TURNBULL, J. – BRADBURY, J. – OXFORD UNIVERSITY PRESS (éd.), *Oxford advanced learner's dictionary of current English*, Oxford University Press, Oxford ; New York 2015<sup>Ninth edition</sup>.

*Cambridge Dictionary (online)* [<https://dictionary.cambridge.org/>], consulté le 19/12/2024.

*Grand Robert & Collins - Version numérique version 4.1* (Octobre 2023) (10/2023) [<https://grc.lerobert.com/login.asp>].

Pour le français :

LITTRÉ, É., *Dictionnaire de la langue française* (1877), 7 Vol., Gallimard et Hachette, Paris 1966.

REY, A. (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française.*, 3 Vol., Le Robert, Paris 2012Nouv. éd. augm.

*Le Grand Robert - Version numérique version 4.5* (septembre 2024) (9/2024) [<https://grandrobert.lerobert.com/robert.asp>].

Pour le latin :

GAFFIOT, F., *Le grand Gaffiot: dictionnaire latin-français*, Hachette, Paris 2008.

Pour l'italien :

ROBERT, P. – ARIZZI, A. (éd.), *Robert & Signorelli dictionnaire français-italien, italien-français*, Dictionnaires Le Robert ; Signorelli, Paris : Milano 1988.

# DE L'AUTORITÉ DES SOURCES DE PROJET

Louis Vitalis

Pour réfléchir à ce thème, j'ai d'abord ouvert un livre d'Umberto Eco, *La production des signes*, à la recherche d'une phrase portant sur ce sujet des sources. Je suis persuadé qu'il a écrit quelque part que toute recherche des origines était illusoire. Je n'ai pas trouvé la citation... que faire ? et puis, question plus importante : à quoi me sert Umberto Eco si je sais déjà ce qu'il a écrit ? C'est une question d'autorité et de responsabilité. Cette recherche (manquée) d'une source illustre ce qui me semble être l'opportunité et le risque de ce thème d'European. Voyons alors ce que les villes et les jeunes architectes ont à gagner à se ressourcer en se déjouant de cette autorité.

## Origines & fondements

Le thème de la source pourra toucher des villes à la recherche de nouveaux départs, de points d'appui pour se relancer ou d'une reconnexion avec leur histoire. Elle a notamment à voir avec la recherche des origines qui a, un moment, occupé les architectes, historiens et archéologues : peut-être qu'une cabane primitive est la source de l'architecture. La structure essentialiste de cette hutte de bois permettrait alors de dériver des formes plus complexes. Mais d'autres diront que c'est plutôt le temple, cette institution à la présence massive, qui est à l'origine de l'architecture. L'étymologie nous donne une troisième piste : le *templum* serait d'abord un geste, celui de l'augure qui trace dans le ciel un espace qui délimite

l'observation, là où le passage des volatiles informera la lecture de l'avenir. Y-a-t-il une origine plus vraie qu'une autre ? plus originaire ? On se bat parfois pour cela... la question « à quoi cela sert... » semble alors devoir être chaque fois reposée. Car on décrète des archétypes toujours depuis un présent. La vérité historique est généralement plus complexe et nuancée que ces jugements rapides, et l'architecture, cette pratique de la transformation, est tournée vers l'avenir. Peu importe toute origine ? Pas tout à fait. Comprendons d'abord que l'origine est *une autorité* dont on peut vouloir se servir pour imposer quelque chose... on peut s'en méfier.

L'origine est fondatrice. La source c'est aussi sur quoi on choisit de s'appuyer. Il est courant aujourd'hui de vouloir trouver des fondations plus solides : fonder la sociologie sur la biologie, la politique sur l'économie... Cela traduit notre perte de repère entraînant la quête d'un référentiel absolu. Mais le besoin d'un socle rigide et immuable pour s'établir n'est pas la seule voie. Pourquoi ne pas faire avec cette vulnérabilité ? avec ce trouble, dirait Donna Haraway : « [Gaïa] est une incessante menace tentaculaire – et non un terrain ou une base »<sup>1</sup>. Partant de cette incapacité à s'établir une bonne fois pour toutes sur un socle originel, ce thème suggère des propositions architecturales sans autorité supérieure ni garantie de réussite, des processus qui ne présupposent pas à l'avance où nous mène la source.

## Accès aux sources

On peut aussi se détacher de l'origine historique pour envisager la source comme réponse au besoin des villes de se démarquer dans une compétition territoriale. L'origine procure un signe distinctif, elle capte l'attention, l'émotion... et les flux économiques. L'identité d'une ville s'inscrit dans la mémoire et sur les cartes postales. Et même si cette identité finit par virer à la caricature, il faut reconnaître ce besoin. Se sentir quelque part est vital, mais cela tourne parfois à la construction d'un conte de fées. La logique marchande cherchera à récupérer chaque parcelle de plaisir pour en faire un produit monnayable ? Qu'importe. C'est la capacité à se ressourcer qui prévaut : peu importe la source. La source d'une émotion est aussi celle d'un récit. Un lieu peut en tirer une fierté, voire une identité. Elle est d'abord un plaisir situé, ancré dans un temps et un espace. Multiplions alors ces sources et les possibilités de s'y abreuver. Enquêtons sur ces origines, non pour en imposer une, mais pour multiplier les plaisirs que leurs fréquentations produisent. Mettons le processus avant le produit.

Il s'agit en un sens de concevoir avec des *faits*. La thématique d'European identifie des types de faits à partir desquels faire du projet : les éléments, les modes de vie, les matières. Chaque site d'European indiquera les faits qui lui semblent fondamentaux. Les sites auront la surprise de découvrir d'autres sources dans leur territoire, proposées

---

<sup>1</sup> HARAWAY Donna, *Vivre avec le trouble*, trad. V. Garcia, Les éditions des mondes à faire, 2020, p.84.

par les concepteurs comme matière à projet. Parler de faits et de sources appartient au registre de l'enquête. La source n'est entrevue que par des indices qui nous mettent sur la piste de quelque chose d'autre. Elle suppose « la reconnaissance minutieuse d'une réalité parfois basse, visant à découvrir les traces d'événements »<sup>2</sup>. Des groupes d'architectes comme Forensic Architecture ont, depuis une dizaine d'années, montré comment les outils de l'architecture ouvraient la voie à une forme d'objectivité située.

Une certaine mystique pourrait s'emparer de nous à l'évocation des sources anciennes. En effet, la difficulté de faire sans fondations pérennes ouvre la porte à l'ésotérisme et il s'agit précisément de tenir à distance ces bâtons de sourciers. La crise climatique et le dérèglement global actuel placent l'architecture sous la tentation de pensées new-age, holistiques et autres anthroposophies. Se référer à des sources, travailler à partir de données transparentes, vérifiées... suppose le contraire. C'est un terrain de travail conflictuel où les niveaux d'information multiples se confrontent sans s'annuler. L'effet placebo n'en est pas un moins un effet. La physiologie n'élimine pas la psychologie. La fabrication d'une architecture réellement open-source se nourrit d'informateurs contextuels pluriels pour se reconnecter au terrain. La méthode des WikiHouses<sup>3</sup> fournit une première réflexion pour ouvrir les modes de faire en rendant accessibles les plans permettant de fabriquer une maison dans un FabLab. Il faut pourtant aller bien au-delà de cette dimension matérielle en intégrant des dimensions symboliques, sociales, locales, biologiques... Une architecture open-source donne lieu à des controverses productives et des alternatives parallèles. Ses sources restent accessibles après coup permettant la transmission de savoirs et des manipulations ultérieures.

## Traçabilité & pouvoir

Il n'est pas possible de parler de sources sans évoquer la dimension sous-jacente de contrôle, voire de police. Depuis le besoin de tracer des données et de vérifier les provenances de marchandises, jusqu'à celui de valider les origines et de reconnaître des faces... ce thème a des échos éminemment politiques et polémiques. Une chose est de pister les parcours de manifestants dans la ville et se donner la possibilité de les intercepter. Une autre est de suivre les déplacements en jet privé de milliardaires sur le territoire mondial et donner à connaître leur consommation de CO<sub>2</sub>. Si toutes deux ressortent de la logique de la source informationnelle, elles entretiennent des rapports de force opposés. La source peut être un outil de pouvoir, et donc un bras de levier de projet pour faire autrement. Se ressourcer ne pourra alors se faire sans *discernement*, à moins de contribuer à perpétuer les réseaux

<sup>2</sup> GINZBURG Carlo, *Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice*, Le Débat, trad. J.-P. Cottureau, no 6, 1980, p. 10.

<sup>3</sup> BERTHIER Stéphane, « WikiHouse, digital do it yourself », *D'Architectures*, n°261, 2019, p.69-71.

d'inégalités en place. Et dans le cas où précisément la traçabilité de la source participe du dérèglement global il faudra pouvoir refuser, opacifier, perdre les données... Ressourcer les sites de projets, c'est leur imaginer une trajectoire de sortie des dominations qui pèsent sur ces territoires. Pour cela, les exclus et les relégués seront des informateurs clés qu'il faudra pouvoir écouter.

European a justement pour ambition de faire confiance à d'autres sources de projet et se tourner vers de jeunes inconnus plutôt que des autorités établies. Mais pour que le processus European puisse y parvenir, une attention particulière devra être portée au jury. Les ressources que les projets vont proposer sont des arguments dont vont se saisir les membres du jury, les représentants des villes et la commission technique; pour comprendre les projets d'abord, pour les défendre ensuite. À ce niveau, la controverse European saura-t-elle livrer ses sources et rester transparente sur la traçabilité de ces décisions ? Il appartient surtout au jury de trouver une méthode pour clarifier quelles sources elle estime, quelles sources elle déprécie. Pour les architectes, l'effort consistera donc à déchiffrer la piste de (re)sources, à les rendre à la fois estimables et opératoires d'un projet qui déjoue l'autorité.

Il est enfin possible de pousser plus radicalement cette réflexion. Car la dimension politique du thème pourrait en effet nous inciter à la recherche de sources véritablement autres. À revers d'un retour aux sources polémique, la crise actuelle du système démocratique occidental appelle à une rupture à la hauteur des dysfonctionnements et de la culture du racisme et du privilège identitaire. Si l'on cherche des sources en dehors de la pensée occidentale et de ses réflexes dévastateurs pétris de bonnes intentions, il faudra alors se méfier des fondements mêmes de nos valeurs. *Future is post-Western*<sup>4</sup> disent certains. Et, même si l'on ne partage pas entièrement cette perspective, demandons-nous : quelle architecture, quel mode de production de l'espace pourront nous ressourcer ?

---

<sup>4</sup> MARSHALL Yannick Giovanni, « The future is post-Western », Al Jazeera, 20 mai 2022.

# « QU'EST-CE QUI SE TRAME ? »

Manon Scotto

## L'outil de conception de l'architecte comme ressource du projet d'architecture

La ressource. Les ressources.

De l'architecture. De l'architecte.

Quelles sont-elles ? Des matériaux ? Des savoir-faire ? Des schémas d'acteurs ? Des principes spatiaux ?

Certainement un peu tout cela à la fois.

Une fois ce constat établi, se pose la question suivante : comment l'architecte parviendrait-il à appréhender la diversité de ces dimensions, inhérentes à l'exercice de conception du projet d'architecture, qu'elles soient matérielles, constructives, organisationnelles ou spatiales ?

Ou plus précisément : existerait-il un ou des dénominateur(s) commun(s) à cette pluralité de ressource(s) ?

Nos recherches nous ont amenée à nous arrêter sur l'un d'eux : la trame<sup>1</sup>. Guidant le concepteur dans ses choix (dimensionnels, urbains, techniques, etc.), la trame a cela d'intéressant qu'elle articule, par son

<sup>1</sup> Parmi les travaux consacrés à la trame dans la conception architecturale, notons : ZEITOUN, Jean, *Trames planes. Introduction à une étude architecturale des trames*, Dunod, 1997 ; BIGNON, Jean-Claude, « La trame, un assistant à la conception technique », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n°40, Éditions Parenthèses, 1997.

caractère systémique, nombre d'enjeux qu'il doit considérer pour projeter un édifice : économiques, esthétiques, fonctionnels. Le dessin de cette trame, par le quadrillage qu'il installe, détermine les proportions, les articulations, les dispositions des espaces.

En cela, la trame serait à considérer comme une ressource du projet d'architecture (et pas que !) <sup>2</sup>.

Plus encore, nous affirmons qu'elle peut l'être à différents endroits, selon diverses modalités.

La trame serait une ressource idéale, professionnelle et bâtie.

## La ressource idéale : support de réflexivité

Pour faire naître de la page blanche les lignes et les volumes destinés à édifier la ville, l'architecte s'engage dans un processus créatif fait de différentes étapes, depuis l'esquisse griffonnée jusqu'aux éléments géométraux les plus techniques. Dès lors, l'outil de conception qu'il choisit lui sert de support de réflexions, d'hypothèses et de tâtonnements, pour passer de l'idéal au réel, de l'immatériel au construit.

Comment, alors, trouver le fil rouge entre les projections qu'il entrevoit et le chantier qui en découlera ?

Par sa capacité à supporter aussi bien la composition des façades que l'organisation des espaces ou encore le positionnement des éléments structurels du projet d'architecture, la trame a ce pouvoir : celui de relier le dessin au bâti, la pensée formelle à la concrétisation physique. À cet égard, la trame accompagne l'architecte dans cette appréhension de l'espace projeté, jusqu'à le conduire à celle de l'espace édifié.

Qu'il s'agisse de cultures constructives ancestrales – à l'instar des habitations traditionnelles japonaises – ou plus récentes (industrialisation, catalogues de composants standardisés), la modularité a ainsi démontré son intemporalité, par sa faculté à satisfaire les contraintes culturelles, techniques et économiques<sup>3</sup>. Peu étonnant, au vu de cette histoire au long court, d'observer que la trame continue d'irriguer l'imaginaire des architectes au fil des décennies. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, Pol Abraham le formulait sans détour : « la trame modulaire devient l'unique moyen de la composition architecturale<sup>4</sup> ». Si de tels propos peuvent être nuancés – et sont en tout cas à considérer en regard du contexte spécifique de la Reconstruction – il faut reconnaître

<sup>2</sup> Les travaux d'artistes tels que ceux d'Anni Albers, artiste textile du mouvement Bauhaus pour qui « la trame à angle droit (est) le mode de croisement définissant les différents types de tissages », et par extension le support de son exploration artistique (ALBERS Anni, *Du tissage*, Les presses du réel, Dijon, 2021, p. 17) ; ou de Victor Vasarely, considéré comme le père de l'art optique, pour qui « l'immensité des trames, des patterns et des structures de la forme-couleur est trésor commun où peut puiser librement chaque créateur, chaque re-créateur et chaque participant » (VASARELY Victor, *Notes brutes*, Éditions Hermann, Paris, 2016 (1973), p. 155) nous permettent de lire la trame comme une ressource conceptuelle au sens large, mobilisée dans divers champs de la création.

<sup>3</sup> HOYET, Nadia, *Concevoir avec des composants, la pratique architecturale et les conventions de coordination dimensionnelle* a.c.c., Paris, Éditions Regirex France, 1981.

<sup>4</sup> ABRAHAM, Pol, *Architecture préfabriquée*, Paris, Dunod, 1946.

à la trame sa capacité à accompagner l'architecte au fil des phases du projet. Depuis les premiers croquis jusqu'aux documents transmis aux entreprises du bâtiment, la trame supporte les choix architecturaux, tels que l'assemblage des éléments (là où ses lignes se croisent) ou leur inscription précise dans l'espace, notamment lorsqu'elle devient « tartan » et permet, dans ses entre-lignes, de placer les murs séparatifs ou les cloisons.

Plus encore, au-delà d'accompagner l'architecte le temps d'un projet, la trame lui sert de référentiel au fil des projets. Ainsi, au gré de ses expériences conceptuelles, l'architecte peaufine sa maîtrise de la trame, dans ses dimensionnements, ses géométries, ses capacités techniques. Elle nourrit le projet X, qui alimentera le projet X+n à venir.

De cette manière, les projets sont connectés les uns aux autres par une même base conceptuelle, qui sous-tend l'ensemble de la logique créatrice de l'architecte, devenue cohérente, et augmentée à chaque situation. Une logique enrichie par les expériences accumulées dans le cadre de la conception architecturale et de la maîtrise d'œuvre que l'architecte mène en son nom propre, mais aussi par les expériences qu'il mène en parallèle, les « pas de côtés » et pérégrinations qu'il opère, selon un processus d'acculturation constant (lectures, voyages, cercles culturels, connaissance du travail d'autres confrères, etc.).

Ainsi, en ce qu'elle constitue un canevas sur lequel l'architecte peut s'appuyer, et qu'il peut décliner chaque fois selon la commande et le site dans lequel le projet s'inscrit, la trame est une ressource « trans » – projets, échelles, acteurs – qui relie chaque exercice de conception aux suivants.

## **La ressource professionnelle : support de collaboration**

Au-delà d'aider l'architecte dans son exercice solitaire de création, sur sa table à dessin ou devant son écran d'ordinateur, la trame peut aussi lui servir d'interface de dialogue avec les acteurs du bâtiment. Supportant la préfabrication en série, l'harmonisation des dimensions et la rationalisation des modes de production des éléments du projet d'architecture, la trame peut constituer un support de travail collaboratif entre architecte et industriel. Aussi, si l'on peut supposer que le premier y lise un pouvoir de composition de l'espace, lorsque le second y verrait un enjeu de rentabilité, il s'avère qu'ils trouvent, au moyen de la trame, un terrain de jeu commun qui satisfasse à leurs exigences d'économie et de qualité de la construction. Combinant les regards et les compétences de chacune des parties prenantes du projet, elle est une entrée par laquelle « les pratiques se complètent autour d'une règle du jeu commune<sup>5</sup> ». De cette modalité conceptuelle naît un projet dont les choix résulteraient d'échanges nourriciers entre architecte et industriel, et d'une recherche

<sup>5</sup> HOYET, Nadia, *Concevoir avec des composants (...)*, op. cit., p. 36.

d'équilibre entre les attentes et objectifs de chacun.

En ce sens, la trame n'est plus uniquement un outil que l'architecte peut mobiliser de projet en projet. Elle est une manière pour lui de réinterroger le schéma selon lequel il se positionnerait en amont de la chaîne de fabrication du projet – posant sur la table des attentes que l'industriel doit résoudre – ou en aval de la chaîne, comme cela peut être le cas dans certaines configurations conception-réalisation. Dans les cas qui nous intéressent, la trame encourage la co-conception.

Par le pouvoir dimensionnel qui est le sien, la trame parvient en effet à concilier les méthodes de travail et les attentes de l'architecte et du constructeur, les aidant à naviguer du dimensionnement heuristique, qui « s'établit par des dimensions approchées », au dimensionnement nominal, qui définit les « dimensions précises telles qu'elles doivent être établies pour les documents servant à la construction<sup>6</sup> ». Ainsi, en mettant en dialogue les exigences culturelles de composition et celles de production des composants, la trame permet au tandem de décider ensemble et au fil de l'eau des dimensions des composantes du projet. Des choix qui s'adosent à ceux des modes constructifs et des matériaux utilisés, et vont jusqu'à l'échelle des nœuds d'assemblage des éléments, qui sont ainsi arbitrés collectivement et non unilatéralement.

Certains architectes vont jusqu'à faire de la trame un outil de gestion économique du projet<sup>7</sup>, voire un outil de pédagogie auprès des industriels, comme lorsque Pierre Lajus s'associe à la société Maison Phénix, pour concevoir des modèles de maisons industrialisés<sup>8</sup> via une cellule d'assistance architecturale (RACINE, 1979-1983), avant de créer le réseau d'architectes AVEC (1983-1994), destiné à favoriser les collaborations entre architectes et industriels pour la conception et la prescription de composants (tels que les menuiseries<sup>9</sup>).

Enfin, la trame, parce qu'elle se matérialise (notamment) par le dessin, incarne un médium lisible de tous les acteurs de la construction. Dès lors, chacun peut en mesurer les potentialités, et l'alimenter de son bagage référentiel et de son expérience professionnelle, afin de tendre vers un projet pour lequel chaque voix trouve un terrain d'expression. Nous l'avons observé dans les cas que nous avons étudiés – et nous pouvons supposer que ce soit le cas ailleurs – : de telles conditions conceptuelles sont à la source de relations de confiance entre les

6 HAMBURGER, Bernard, PAUL, J.C., THIEBAUT, Alain, *Dimensionnements*, Centre d'études et de recherches architecturales, Paris, 1979, p. 9.

7 C'est le cas de l'architecte Fabien Vienne, qui imagine dans les années 1970 le principe d'unités de comptage : en associant un plan masse tramé, sur lequel se répartissent les modules d'habitation, à un répertoire des pièces nécessaires à leur réalisation, l'architecte obtient un outil de comptabilité du coût de revient de chacun des modules. Voir SCOTTO, Manon, *La trame : outil pluriel de l'architecte. Vers une pensée de la maison industrialisée selon Pierre Lajus et Fabien Vienne*, thèse de doctorat en architecture, sous la direction de Catherine Maumi, soutenue le 15 décembre 2022 (<https://hal.science/tel-04190141v1>).

8 Il n'est pas le seul architecte à tenter cette expérience de co-conception de modèle auprès du géant industriel, on retrouve également Jacques Ferrier, Yves Lion, Paul Chemetov

9 FLORET, Christelle, SCOTTO, Manon, « 'Nous sommes tous des architectes !' Pierre Lajus et l'assistance architecturale auprès du groupe Maison Phénix, 1979-1983 », in MANIAQUE, Caroline, RENAULT, Damien (dir.), *L'architecte médiateur. Discours et pratiques de conseil, participation et médiation*, Éditions L'Éclousoir, 2020.

partenaires réunis autour du projet. Plus qu'un outil de rationalisation, la trame est devenue un gage de (possible) dialogue, d'entente, de partage : elle est devenue ressource professionnelle.

## La ressource bâtie : support d'évolutivité

Si les jeux d'acteurs sont une condition sine qua non du processus de projet, l'intervention sur/avec l'existant constitue également un enjeu incontournable de la pratique de l'architecte aujourd'hui. Les potentialités de transformabilité, d'évolutivité et de réversibilité des bâtiments sont ainsi interrogées à l'aune de nos modes de vie et de nos préoccupations (confort, sobriété, usages). Le XXe siècle, par l'importante industrialisation de la construction qu'il a portée, nous lègue ainsi nombre d'architectures qu'il s'agit d'envisager comme support de (re) création. Dès lors, il est intéressant de remarquer combien les édifices dont les espaces et les structures s'appuient sur des trames s'avèrent propices à de telles métamorphoses, qu'elles soient programmatiques, fonctionnelles ou techniques. Une trame poteaux-poutres ou ossature-remplissages, en libérant les surfaces de murs porteurs (souvent plus difficiles à concilier avec une évolution des usages et des propriétés spatiales), en permettant aux remplissages de varier voire de disparaître et en installant une modularité forte des espaces, est alors à considérer comme un facteur d'adaptabilité de l'architecture.

Cette architecture « tramée », qui formulait une réponse pertinente à l'époque où elle a été conçue et réalisée (pour des enjeux de rapidité et d'économie de la construction), constitue encore aujourd'hui une ressource de projet, autorisant mixité et évolutivité des programmes, fluidité des espaces, entretien et rénovation du bâti. En cela, la trame démontre un intérêt double : elle est une grille de lecture pour l'architecte qui projette les transformations d'un patrimoine bâti préexistant ; elle est une méthode de conception pour l'architecte confronté à la construction neuve. L'observation de cet héritage du XXe siècle nous aura donc appris qu'il est judicieux de penser, dès le départ, une architecture résiliente en termes de transformation et d'évolution.

Patrick Rubin, architecte co-fondateur de l'atelier Canal, le formule en ces mots : « penser réversible, c'est anticiper l'évolution d'un bâtiment avant même sa construction ; préférer, pour demain, la réparation à la lourde réhabilitation ; garantir que ce qui est déjà construit ne sera pas anéanti<sup>10</sup> ». La variété de production de cette agence – publications, opérations<sup>11</sup>, expérimentations<sup>12</sup> – révèle la place

10 RUBIN, Patrick, « Télescopage », in PEIRO, Miquel, SOTINEL, Frédéric, BOUVIER, Laëtitia (dir.), *Architecture évolutive/réversible, formes et dispositifs*, Les presses du réel, 2022, p. 77 (Actes du colloque éponyme, organisé à l'ENSA Bretagne en février 2020).

11 Opération du 58-66 rue Mouzaïa (Paris 19e, 2015-2021) : réhabilitation de deux bâtiments de bureaux, reconvertis en logements sociaux (résidence pour étudiants et jeunes travailleurs, ateliers d'artistes, espace coworking, centre d'hébergement d'urgence).

12 Logements réversibles dans la ZAC Saint-Jean Belcier (Bordeaux, 2015-2022) : projet issu des recherches

de choix que ses membres accordent à l'investigation d'une réversibilité de l'architecture. Une dynamique qui intéresse aussi le milieu de l'enseignement et de la recherche en architecture<sup>13</sup>, et plus largement celui de la politique<sup>14</sup>.

Cette question prend une dimension supplémentaire lorsqu'au-delà d'impliquer les architectes, elle implique les usagers. C'est ce que nous enseigne l'expérience éclairante de l'architecte Pierre Lajus dans la conception de maisons individuelles. Par le recours à une trame et une ossature bois, le concepteur nous démontre la capacité d'une architecture à évoluer : chaque pièce peut s'agrandir ou se réduire d'un module, peut changer de fonction, peut s'ouvrir d'un côté plutôt que de l'autre dès lors que l'on enlève le remplissage qui obstruait l'espace à cet endroit, entre les points porteurs.

Au moyen de la trame, l'architecte installe un canevas que l'utilisateur peut mobiliser à son tour, pour réenvisager son espace de vie et le transformer au gré de ses besoins : télétravail, arrivée d'un enfant, cohabitations, etc. De cette manière, la trame devient un guide qui, bien que structurant, demeure permissif, démontrant la faculté d'anticipation de l'architecte mais aussi sa capacité à laisser la main aux habitants.

## Ouvertures

La trame a toujours été un support fécond de création pour les architectes, des plus rationnels d'entre eux – à l'image des frères Perret – aux plus rêveurs, comme lorsque les radicaux italiens de Superstudio imaginent des grilles, immatérielles et infinies, sur lesquelles s'inscriraient les scènes de leurs « Actes fondamentaux<sup>15</sup> ».

De la matrice urbaine aux modules de cuisine, elle irrigue ainsi l'imaginaire et les pratiques des acteurs et des penseurs de la ville. Nous l'avons vu, la trame est une ressource pour l'architecte – et donc pour l'architecture – à différents niveaux.

Au moment de la conception, celui où l'architecte formule ses hypothèses : nous l'avons appelée ressource idéale.

Au moment de la « mise en chantier », celui où l'architecte collabore avec les autres acteurs : nous l'avons appelée ressource professionnelle.

Au moment de la vie de l'édifice, celui où l'architecte n'intervient plus (ou presque) : nous l'avons appelée ressource bâtie.

---

menées par l'agence pour un « permis de construire sans affectation préalable » (voir la publication de l'agence : [Construire réversible](#) (2017)) et lauréat du programme « Engagés pour la qualité du logement de demain » (GIP EPAU).

13 « Du tertiaire au logement et à l'hébergement, quelle réversibilité ? » : recherche portée par la chaire partenariale de recherche et d'enseignement « Le logement demain » (codirection : Anne D'Orazio, Yankel Fijalkow ; ingénierie recherche : Manon Scotto).

14 La loi Climat et Résilience, issue des propositions de la Convention citoyenne pour le climat, rappelle ainsi que « lors de la conception du projet (Art. L. 122-1-1 du CCH) ou avant sa démolition (Art. L. 126-35-1 du CCH), le maître d'ouvrage devra réaliser une étude de potentiel de réversibilité du bâtiment et de l'évolution de celui-ci ».

15 *Gli atti fondamentali* (Vita, Ceremonia, Morte, Educazione, Amore), Superstudio, 1971-1973.

Une fois ces constats ébauchés, que nous reste-t-il comme perspectives ? Peut-être celle de considérer qu'à l'époque qui est la nôtre – prônant une résilience qui passerait par le choix de matériaux biosourcés, du réemploi, de la participation habitante – il s'agirait non pas d'être dans le rejet systématique de nos pratiques conceptuelles passées, mais plutôt de les relire à l'aune de nos problématiques actuelles pour comprendre ce qu'elles auraient encore de pertinent. Une forme de résilience à l'égard de nos modes de conception, en somme. Si rien ne se perd et que tout se transforme, serait-ce également le cas de nos outils de création ?



# VERS DES SYNERGIES REVIVIFIANTES

Chris Younès

Un marqueur déterminant de notre temps est bien celui des interrogations quant aux conditions d'habitabilité dans un contexte de dérèglement climatique, de chute de la biodiversité et d'iniquité. Le constat s'impose de l'impact majeur et délétère d'une insatiable civilisation thermo-industrielle productiviste, extractiviste et financière, épuisant les ressources, les écosystèmes et les personnes. Cette idéologie prédatrice - à force de méconnaître, diviser et surexploiter les choses, les êtres et les lieux - a négligé l'appartenance à un univers dans lequel tout est en échange et coévolution. Comment s'immerger, maintenir, préserver, réparer, prévenir ? L'urgence est là, car « il n'y a pas de planète, de terre, de sol, de territoire pour y loger le globe de la globalisation vers lequel tous les pays prétendaient se diriger<sup>1</sup> ».

## L'éthos du prendre soin

L'angle adopté par les éthiques du *care*, fortement marqué par le souci de l'autre et la résistance aux formes de domination, cherche à répondre à des vulnérabilités réciproques. Il ne s'agit pas d'associer la notion de *care* aux seules sphères du sanitaire et du social, étant donné que le *care*<sup>2</sup> tout en les englobant les déborde largement.

<sup>1</sup> Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p.14.

<sup>2</sup> Sandra Laugier, Patricia Paperman et Pascale Molinier, *Qu'est-ce que le care ?*, Paris, Payot, 2009.  
Fabienne Brugère, *L'éthique du care*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2011.

Cette problématique majeure constitue un seuil à la fois éthique, esthétique et politique. Le sens même de l'architecture et de ce dont elle est existentiellement<sup>3</sup> en charge, soutenant la vie en son devenir, s'en trouve régénéré au plus près des situations et des expériences incarnées, dans la proximité et le lointain. Dans cette optique, il importe d'éveiller les sensibilités, de susciter les gestes attentionnés et les responsabilités afin non seulement de répondre de ses actes mais de répondre à ce qui met en contact, à ce dont on dépend, à ce à quoi on tient, à ce qui tient encore et à ce qui nous affecte. Cet ethos est pétri d'interdépendance mais aussi d'empathie, de reconnaissance, de dignité et d'émancipation, prenant en considération tout à la fois les diversités culturelles et les autres vivants, l'ordinaire et l'exceptionnel.

Il est question de faire émerger des formes de renaissance, des métamorphoses résilientes en vue d'harmonisations entre humain et non-humain, local et global (au sens du globe terrestre), rural et urbain, féminin et masculin, matériel et spirituel, profane et sacré.

## L'enjeu du situationnel

C'est réintroduire fortement la question de ce qu'il en est d'habiter et cohabiter, des situations et des en commun pour « faire monde<sup>4</sup> » : cela même qui surgit « entre ». Configurer des lieux d'un nouveau type, où reliances et résistances créatrices interagissent, suppose l'imagination de re-médiations responsables et de connivences entre savoirs vernaculaires et scientifiques, transmissions et subjectivations, avec le souci d'un prendre soin situé<sup>5</sup>, s'insérant dans une articulation spatio-temporelle. En tant que topos, le lieu désigne une localisation, un « où ». Il implique paradoxalement une centration et une tension entre l'ici et l'ailleurs, correspondant non à une fixation territoriale figée mais à une réalité vécue qualifiée et ouverte. Unique parmi d'autres lieux, aux contours relevant d'une « secrète évidence », le lieu a été souvent associé à l'idée de fermeture ou d'enracinement alors même qu'il ne peut être caractérisé que comme entité locale et translocale, permettant de s'orienter et de se connecter, mais aussi de transgresser les tendances au repli et au protectionnisme. À la fois réels et virtuels, territorialisés et déterritorialisés, comme l'ont analysé Deleuze et Guattari<sup>6</sup>, les lieux engagent aussi bien le mental que le charnel, la signification que les données physiques. C'est dans cette rythmique visible et invisible que la vie sociale se déroule, faite d'accélération et d'accalmies, d'implication des corps et des esprits, échappant à la totale maîtrise pour mieux s'adapter aux circonstances et à des stratégies spécifiques. Comment

3 Chris Younès, *Architectures de l'existence*, Paris, Hermann, 2018.

4 « Le monde, cela même qui surgit entre les hommes », Hannah Arendt, « De l'humanité dans de "sombres temps". Réflexions sur Lessing » [1959], trad. de l'all. B. Cassin et P. Lévy, in *Vies politiques (Men in Dark Times)*, Paris, Tel/Gallimard, 1974, p.19.

5 Chris Younès, Céline Bodart, David Marcillon (codir.), *Prendre soin. Architecture et philosophie*, Gollion, Infolio, 2024.

6 Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Les éditions de minuit, 1980.

alors réévaluer l'ampleur et les paradoxes des cycles, des empreintes, des mémoires et des rituels ?

## L'alliance naturoculturelle en jeu

Les projets architecturaux, urbains, paysagers et territoriaux sont donc amenés à prospecter des démarches de reprise et d'invention, capables de prendre la mesure des effondrements, des incertitudes, des troubles et sursauts à l'échelle des écosystèmes et anthropo-systèmes, des lieux et du globe terrestre dans son entièreté. Ce qui est en cause n'est pas de l'ordre du quantitatif mais de limites, de seuils, d'interconnexions et d'interférences, instaurant des conditions de remédiation et de régénération. Ce qui implique une « nouvelle alliance » naturoculturelle, en deçà et au-delà d'un dualisme illusoire. Après avoir commencé par opposer l'homme et la nature et avoir surexploité les ressources, la contemporanéité se questionne donc sur les limitations à respecter, les porosités à favoriser et plus largement les renaturations<sup>7</sup> en jeu. Les prises en compte des fragilités, des précarités et des écocides qui se multiplient poussent notamment à se demander comment optimiser les entrelacs des productions humaines et des puissances tectoniques, climatiques et biologiques plutôt que de poursuivre des volontés prométhéennes : veiller à ne pas dissocier les actions des cycles et des flux en mobilisant d'autres alliages, imbrications et symbioses.

## Appartenance, coexistence et subsistance

Par-delà des récits binaires opposant la nature à l'artefact, comment renouer des liens réels, imaginaires et symboliques d'un autre type avec les pluralités et les forces de la communauté vivante ? Comment faire avec les « zones critiques<sup>8</sup> » : sols fertiles, atmosphères respirables, eau vivifiante, énergies indispensables à la vie... cette infime pellicule de la biosphère corrélée à la lithosphère, à l'hydrosphère et à l'atmosphère ? L'enjeu pour faire établissements humains est de veiller à promouvoir d'autres conditions d'existence, aux prises avec les matérialités, les spécificités des lieux et les communs positifs, mais aussi les communs négatifs<sup>9</sup>, tels le plastique, l'agro-business, le nucléaire, la spéculation... Les récits d'économies vitales et de subsistance<sup>10</sup> prennent alors de plus en plus d'importance aussi en architecture.

<sup>7</sup> Comme y invitait par exemple Ian L. McHarg, *Design with nature* [1969], Hoboken: Wiley, 1995

<sup>8</sup> Bruno Latour, Peter Weibel (ed.), *Critical Zones: The Science and Politics of Landing on Earth*, Karlsruhe: ZKM Centre for Art and Media; Cambridge: MIT Press, 2020.

<sup>9</sup> Alexandre Monnin, « Les communs négatifs planétaires », in *Multitudes* 2021/4 (n°85), p.117-125.

<sup>10</sup> « Nous voulons débarrasser la perspective de la subsistance du stigmate véhiculé par le discours progressiste qui lui colle encore à la peau. Nous voulons insister sur le fait que c'est nous, le peuple, qui créons et entretenons la vie, et non l'argent et le capital. C'est cela la subsistance. » Maria Mies, Veronika Bennholdt, *La subsistance. Une perspective écoféministe* [1997], trad. Annie Gouilleux, Chloé Pierre, éd. La Lenteur, 2022, p.54.

## Transformations autres

Une perspective systémique et dynamique se trouve ainsi sollicitée. Les entremêlements et entrecroisements des changements tectoniques, biologiques, climatiques et sociaux requièrent de nouveaux accords, par lesquels il ne s'agit plus de prendre possession du monde mais d'en accompagner précautionneusement la naissance continue par des manières plurielles de le penser, de le reconsidérer, de le relier et de le partager. Ce qui appelle d'autres scénarios de transformations attentionnées visant à possibiliser à partir de résonances<sup>11</sup> et synergies ressourçantes.

---

<sup>11</sup> Hartmut Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, trad. Sacha Zilberfarb, Paris, La Découverte, 2018

# POUR DES PROJETS SOURCES D'ENGAGEMENT

Vincent Fraigneau

## Pour des projets sources d'engagement

Parce que nos modes de vie, l'emprise de nos environnements bâtis et nos façons de construire mettent en péril les milieux où nous vivons et que nous partageons avec le reste du vivant, continuer d'exercer l'architecture réclame de remobiliser les responsabilités que ses pratiques engagent. L'épuisement des ressources, qu'elles soient matérielles, naturelles, voire citoyennes ou même idéologiques, met en effet en crise l'habitabilité du monde, nous en percevons et subissons déjà les conséquences. Et comme nous portons l'héritage d'un système moderne cause d'artificialisation, de standardisation, de ségrégations, il est peut-être temps de revenir à la source des gestes et des processus qui garantissent malgré tout l'habitabilité dont nous avons besoin.

Re-sourcer, c'est alors à la fois penser à nouveaux frais la question des ressources, des moyens de ressourcement, mais surtout repartir à la racine des enjeux que l'architecture traverse et provoque.

## De nouvelles relations aux ressources

Ce que re-sourcer implique, c'est donc premièrement l'analyse de ce que le milieu local peut offrir, les énergies citoyennes qui peuvent être

rassemblées, les filières qui peuvent être mobilisées des façons les moins destructives possible, les qualités écologiques dont il s'agit de prendre soin. Cette ambition réclame de retrouver une pratique située, concrète, consciente des possibilités réelles du milieu. Il s'agit d'un travail d'arpentage, une connaissance sensible du territoire, mais aussi un moment créatif d'imagination pour détourner les ressources latentes en outils de la transformation architecturale et urbaine.

Cette connaissance des ressources encore disponibles et des personnes prêtes à les mobiliser, révèle les territoires et leur potentiel parfois caché, surtout au cœur d'une urbanité dont on pourrait croire qu'elle est neutre et équivalente, alors qu'elle regorge d'intensités, de multiplicités, de volontés et d'inventivités. L'acte de re-sourcer constitue bien un appel à aller à la rencontre des contextes locaux et des habitants, leurs besoins, leurs ressources, les filières de transformation, pour garantir une maîtrise d'ouvrage et une maîtrise d'usage significatives, qu'il n'est plus question de séparer arbitrairement de la maîtrise d'œuvre. Agir dans cette localité ne signifie donc jamais se renfermer sur soi-même, c'est justement s'ouvrir et aller chercher dans un rayon d'action cohérent les énergies, les matériaux, les devenirs, les réunir pour les faire se rencontrer. Puis profiter de cette émulation pour entretenir les synergies, et tisser ainsi un réseau de ressources qui ne reste significatif que parce qu'il traite les enjeux à son échelle. Re-sourcer rappelle en ces termes la portée sociale, culturelle et politique de l'acte architectural, ses racines infrastructurelles que les enjeux actuels autour d'une habitabilité menacée mobilisent plus que jamais.

Plutôt que de rester contraints aux systèmes d'extraction des ressources, re-sourcer invite également à en maintenir l'existence voire à en produire. Si les ressources matérielles sont finissables, voire en voie d'épuisement, il en est d'autres qui peuvent émerger, être adaptées, retrouvées, soignées. Ce sont toutes ces ressources qui échappent au premier abord aux logiques économiques du projet parce que leur bénéfice est trop complexe ou trop indirect. Ces effets, ce sont par exemple le traitement des eaux et des déchets, la désartificialisation ou la dépollution des sols, le réemploi et son optimisation, la participation à une agriculture non destructive, l'amélioration des continuités écologiques, le rafraîchissement urbain à l'échelle locale, le bien-être social : qui pourrait dire que ces ressources sont inutiles, voire, ne sont pas sensibles à l'échelle économique ? La valeur que nous devons prendre en compte dans tout projet architectural ou urbain ne s'arrête donc pas à des fins utilitaires, elle implique aussi des dimensions éthiques, politiques, et sociales, et leur transmission.

Pour réactiver les ressources, pour les considérer comme vivantes et dynamiques, il faut donc entretenir des processus. Il s'agit



European 16 Douaisis Agglo (France); *Le pari du Vivant - (Se) repenser ensemble* ; lauréats : Cecilia Lopez, Camille Bonnaud, Louis Robert, Antonin Lenglen, Johanna Musch, Adrien Fricheteau.

L'équipe soulève l'enjeu du statut du monde vivant non-humain dans les projets urbains. Le projet formule des propositions précises et simples, avec une économie de moyens : proposition éminemment contextuelle, choix de lieux à projet pertinents pour des interventions modestes, identification des filières à réindustrialiser, révélation de l'eau.

European 13 Marl (Allemagne) ; *Weee Marl!* ; lauréats : Jorge Sobejano Nieto, Elena Fuertes, Ramón Martínez.

Le projet propose une solution cohérente pour une reprogrammation du site : un concept économique de recyclage des appareils et composants électroniques. Il offre non seulement des perspectives de travail réalistes qui font suite des activités d'extraction minières, mais aussi l'initiative de transformer Marl en un nouveau centre d'une économie alternative.





Europas 13 Genève (Suisse) ; *La ville intermédiaire* ; lauréats : Yony Santos, Mounir Ayou.

Le projet propose notamment la mise en place d'une charte collective qui prépare aux futures transformations. En plus d'outils urbains ponctuels, sont également proposées une série de stratégies de planification qui répondent aux besoins de densification d'un territoire particulier, intégrant les notions d'évolutivité et d'adaptation dans le temps.

par exemple de réfléchir en amont aux processus matériels, les cycles de vie des matériaux, leur écologie avant, pendant, et après utilisation pour le projet, les activités de leur transformation. Préparer des processus économiques alternatifs, proposer des adaptations logistiques, des modes de fonctionnement pérennes. Alimenter les processus sociaux et intersociaux, la vie du projet, animée par les acteurs locaux. Mais aussi anticiper les processus de construction, comme un moment de participation et de transmission, mobilisant les intelligences, les savoir-faire et les besoins contextualisés. Prendre soin aussi des processus naturels sans chercher à les maîtriser, mais améliorer les relations que l'on peut construire en synergie avec eux.

Enfin, re-sourcer nous invite à ne plus considérer systématiquement les ressources à disposition, accessibles ou appropriables : les entités matérielles, inertes ou vivantes, devraient même posséder le droit de ne pas être ressource. On le comprend, ne considérer la notion de ressource que comme un moyen, un substrat, un produit ou un gisement, l'enferme dans sa condition de capital, plus ou moins disponible et exploitable, transportable, ou compensable. Elles ont toujours une part historique, culturelle, sociotechnique, des conditions sociales d'approvisionnement qui répètent la plupart du temps, de par leur nature, des systématiques mortifères. Les circuits les plus vertueux n'échappent pas forcément à la haute transformation voire l'exploitation, celle des territoires, des animaux ou des humains. Le comportement collectif à adopter est donc celui de s'intéresser précisément aux modalités d'usage des ressources, et à toutes les branches des filières associées.

## **S'engager, radicalement**

Puisque l'accélération des troubles anthropiques et écologiques est fondamentalement liée au même système qui détruit les écosystèmes, les territoires et les devenirs humains, il est urgent de proposer des modèles radicalement et sincèrement alternatifs, fût-ce à l'échelle d'un projet urbain et à son processus local. Cette situation critique nécessite une architecture soucieuse de l'habitabilité, un urbanisme du soin, qui soutient et qui contient, qui abrite et accueille. Ces lieux que nous construisons doivent faire sens, résonner, être pleins d'une activité fertile, et participer à nous inscrire dans le territoire large et ses acteurs, ensemble, en équilibre.

Repartir de la source c'est donc retrouver de la radicalité, au sens littéral du terme, pour réinterroger ce que chaque choix implique, et surtout d'où il part, ce qui le porte à la racine, en somme ce qu'il a d'essentiel. Qu'est-ce qui soutient en effet la ville dans son essence ? Pour re-sourcer il faut donc s'intéresser dans le détail aux infrastructures, aux énergies, aux filières de matériaux, à la logistique de mobilité, jusqu'aux textes de prescription qui structurent l'urbanité et pourraient accorder une meilleure place aux processus et au vivant.

Les relations qu'il faut soutenir sont alors celles qui font sens et accompagnent les devenirs des projets architecturaux et urbains, ce sont les extensions matérielles et relationnelles et qui s'en diffusent. En résumé ce qui constitue ces devenirs c'est tout un écosystème signifiant et dynamique, qui ne fait donc sens que quand il prend en compte l'importance du processus.

Pour court-circuiter, même à l'échelle locale, des modes de faire devenus inertes, l'acte de re-sourcer invite à intensifier la transmission des valeurs éthiques, solidaires, et encourage à valoriser la diversité des savoir-faire, en travaillant aussi la proposition esthétique qui en procède. Insister sur le fait que l'acte de construire entraîne des responsabilités, des conséquences, impose de l'adaptation et une attitude de sobriété, d'efficacité, pour inventer de nouvelles manières de concevoir, de réfléchir, de raconter. Cette vocation va aussi dans le sens de la réparation, la revitalisation et l'intensification urbaines par l'expérimentation, un appel à la création et au renforcement des liens, la constitution de solidarités et de complémentarités entre différents territoires cohérents.

# « DES SITES, LIEUX DE RE-SOURCES »

à reconnaître, protéger, transformer

Marie-Hélène Badia

Depuis le 19<sup>e</sup> siècle, l'exploitation intensive des ressources naturelles repose sur une vision utilitariste qui conduit à leur épuisement. Cette tendance s'est fortement accentuée au cours des cinquante dernières années, perturbant le climat mondial. La raréfaction des ressources marines, l'impact du réchauffement climatique sur l'agriculture et l'accumulation des déchets en sont des manifestations directes. Les catastrophes environnementales, de plus en plus fréquentes, ne sont plus seulement «naturelles».

En 2024, le jour du dépassement <sup>1</sup> est arrivé dès le 1<sup>er</sup> août. À cette date, nous avons consommé l'ensemble des ressources naturelles que la planète est capable de produire. Si tous les humains consommaient comme les Français, ce jour serait tombé en mai.

Pourtant, le débat perdure. Le climato-scepticisme le plus décomplexé fait l'actualité, tandis que les systèmes de compensation, le greenwashing et autres business verts se multiplient. On nous promet désormais que l'Intelligence Artificielle relèvera les défis environnementaux, qu'elle contribue pourtant à aggraver. Alors comment agir dans le monde réel pour retrouver des relations fertiles entre ressources et établissements humains ? La bataille des idées n'est pas encore perdue.

Pour questionner et transformer nos installations qu'elles soient

<sup>1</sup> Le jour du dépassement de la terre, Earth Overshoot day calculé par l'ONG Global Footprint Network, chaque année

urbaines, rurales ou péri-urbaines, le programme Européen et les acteurs locaux qui le soutiennent dynamisent les débats.

Pour sa 18ème session, le thème de «Re-sourcer», du latin rejallir, nous interroge sur ce que nous ne voyons plus, mais qui n'a pas définitivement disparu, sur ce qui pourrait ressourdre pour faire projet.

Ce thème appelle une observation attentive du territoire, de la géographie et des dynamiques naturelles pour en dégager le potentiel caché, une ressource de vie, un espoir sans lequel il n'y a pas de projet possible.

Il renverse le slogan classique du développement durable, «penser global, agir local», pour affirmer «penser local, agir global».

## **Contribuer à constituer et enrichir un patrimoine territorial**

Françoise Choay, philosophe visionnaire récemment disparue, appelait de ses vœux une redécouverte du territoire «double et indissociable appartenance aux mondes de la nature et de la culture». Dans son dernier livre «La terre qui meurt», elle reprend Alberto Magnaghi, penseur du projet local et de la bio-région : «Sous les coulées de lave de l'urbanisation contemporaine survit un patrimoine territorial d'une extrême richesse, prêt à une nouvelle fécondation par de nouveaux acteurs sociaux capables d'en prendre soin comme d'un bien commun. Le processus est désormais en voie d'émergence.»<sup>2</sup>

Si la pensée territorialiste a pu paraître privilégier une vision historiciste et nostalgique, limitée à la seule ruralité, elle a pourtant accompagné un changement de regard et une mobilisation opérante pour des situations aujourd'hui très diverses, y compris métropolitaines.

Par patrimoine territorial, on entend ici un espace concret et non simplement institutionnel : une géographie, un écosystème et un bassin de vie, construits sur des ressources matérielles et immatérielles spécifiques. Ces ressources constituent un capital à protéger, entretenir, faire surgir, ressurgir et prolonger.

## **Réparer et faire avec les ressources des lieux et des milieux**

« L'écoumène étant l'ensemble des milieux humains, et l'architecture étant par essence écouménale, le lieu et le milieu qui comporte le lieu sont donc essentiels à l'architecture. »<sup>3</sup> — Augustin Berque.

Le lieu en projet, en tant qu'espace concret façonné par le temps long, n'est pas une figure de l'immobilité, mais celle du mouvement.

Dans cette session d'Européen, la diversité des sites témoigne de la complexité que nous devons affronter. Certains, comme à Mayotte, cumulent les symptômes de la mondialisation et de la vulnérabilité face

<sup>2</sup> *La terre qui meurt*, Françoise Choay, 2011.

<sup>3</sup> *Οἶκος, terre et ¥€\$ : le site architectural comme ressource- Penser l'architecture par la ressource- Cahier de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, N. Fiévé et X. Guillot, 2021.

**Carte des Ressources**

- FORÊTS
- Robinier
- Bois dur à très dur (Chêne)
- Bois mi-dur ou forêts mixtes
- Bois tendre à très tendre
  
- ↓ Artisans
- ↓ Fournisseurs
  
- 🪵 Bois (\*scierie)
- 🧱 Briques (\*terre crue)
- 🌾 Fibres (\*paille)
- 🏠 Pierre

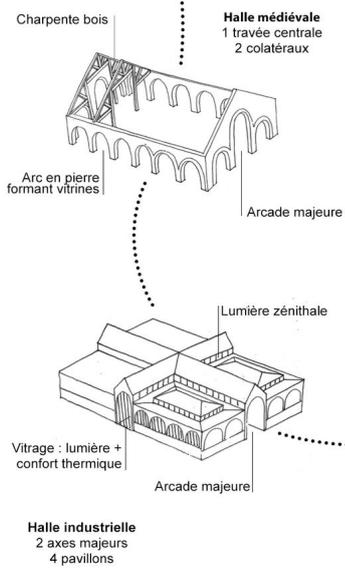


*Carte des ressources,  
Victor Raimbaut  
Maquette en plâtre,  
Tanguy Pruvost*

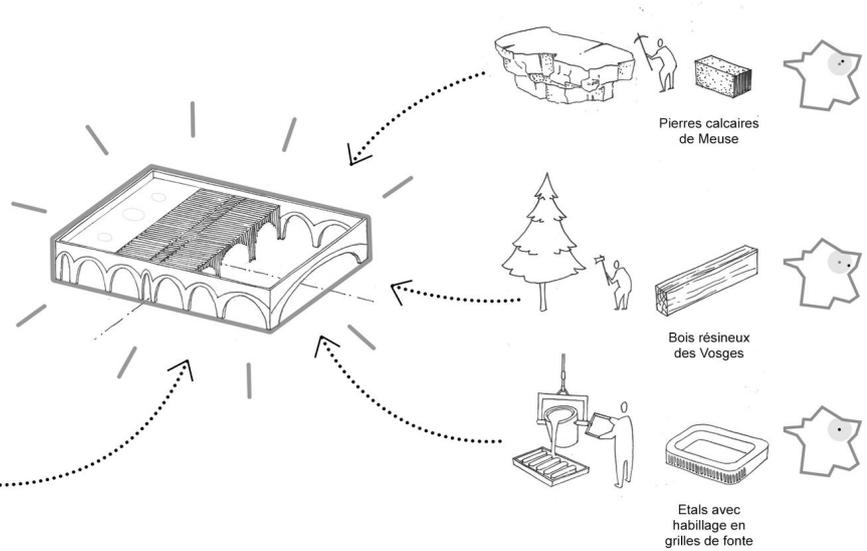
Domaine d'études ATLAS  
ENSAPVS



## REFERENCES HISTORIQUES



## RESSOURCES LOCALES



Studio Lada:  
*Recherches et transmissions*

aux risques climatiques. D'autres, plus proches de nous, sont marqués par l'obsolescence de la ville moderne à réparer : friches industrielles, quartiers d'habitat social, zones pavillonnaires, centres anciens fragilisés, ou encore bassin versant d'une rivière à préserver.

Le projet, pour devenir celui du lieu, intègre les données vivantes : biodiversité, climat, et les articule avec des temporalités, des sociabilités et des cultures en constante évolution. Il devient ainsi un processus attentif et sensible qui ne se contente pas d'occuper le vide, mais tisse, pour le temps long, les fils des possibles.

## **Partager pour protéger et étendre les ressources en commun**

La nécessité de préserver certaines ressources naturelles s'inscrit peu à peu dans le droit. L'idée d'octroyer une personnalité juridique à la nature, pour elle-même, est ainsi apparue dans plusieurs régions du monde.

En France, se référant au Parlement des choses de Bruno Latour, s'est créé le Parlement de Loire, le Polau<sup>4</sup>. Ce dernier cherche à attribuer au fleuve une personnalité juridique en tant qu'entité vivante, « Associant de nombreux partenaires ligériens, la démarche du parlement de Loire renouvelle la façon d'aborder une situation territoriale critique (paysage d'alertes) à partir du droit, des arts, de l'écologie, de l'anthropologie et d'enquêtes de terrain. ». Cette expérience ambitionne ainsi de s'étendre à l'ensemble du bassin versant, soit un cinquième du territoire national. Si l'aspect juridique du sujet fait débat, le projet a montré comment un engagement citoyen qui « institue les colères d'un fleuve », a permis de développer des outils de réflexion et de travail collectifs pour penser le monde à venir à partir d'une géographie.

De même on voit aujourd'hui réémerger un intérêt pour la gestion collective des ressources naturelles. Alternative à la dualité public-privé, la notion de « communs » réinterprète les modalités ancestrales de partage des bois, pâturages, moulins, ou lavoirs. Cette notion peut s'étendre à tout ce qu'une communauté s'oppose à privatiser à des fins d'exploitation économique.

L'aménagement et l'architecture peuvent, en rendant opératoire cette notion, renouer un rapport plus apaisé au monde, plus proche de nos projets de vie, et l'accorder aux enjeux urbains contemporains.

« Ce qui a finalement donné à mon sens la force de propulsion et de conviction à l'usage du terme de communs est qu'il pouvait désigner des pratiques coopératives et collectives d'un nouveau genre. La référence aux communs permet la conjonction entre les vieux communs dits « naturels » – liés à l'usage collectif de ressources naturelles – et la construction de nouvelles institutions encadrant des pratiques elles-mêmes nouvelles. » Christian Laval<sup>5</sup>

<sup>4</sup> site internet du Polau.

<sup>5</sup> *Aux racines des communs*, Christian Laval Métropolitiques, mai 2018

## S'appuyer sur les ressources pour reterritorialiser l'habitat

L'habitat est au cœur de nos vies, il constitue un levier essentiel de transition écologique, sociale et culturelle. Sa qualité est un bien commun à préserver et à réinventer. Aussi, face aux crises qu'ils rencontrent, il devient indispensable de repenser nos modèles. De nouvelles démarches émergent, s'appuyant sur une conception et une construction plus attentive aux écosystèmes locaux et aux ressources partagées, qu'elles soient matérielles ou culturelles. On voit ainsi aujourd'hui réapparaître des savoir-faire constructifs longtemps marginalisés, issus des matériaux et techniques pourtant ancrés dans les territoires. Parallèlement, les usages du logement évoluent, de manière structurelle d'une part, mais également grâce à des initiatives telles que l'habitat participatif et coopératif. Ces évolutions, à rebours des courant individualistes contemporains, redéfinissent la manière de penser l'habiter. Elles ouvrent la voie à des usages et à des formes architecturales renouvelés qui contribuent à une réappropriation des espaces de vie et plus largement des territoires.

« Le renouveau est « la compréhension fine du fonctionnement des systèmes naturels, la perception subtile de la spécificité des lieux, le développement de techniques appropriées, et le dur labeur physique du genre de ceux qui vous font bien dormir la nuit. » Jim Dodge<sup>6</sup>

Pour s'ancrer de manière durable, le projet suppose ainsi d'identifier et de s'appropriier les ressources culturelles, sociales et naturelles de son environnement. De cet héritage, il doit déduire des communs et des possibles, afin de proposer des transformations inventives, raisonnées et économes où habiter, où « atterrir ».

---

<sup>6</sup> Jim Dodge écrivain et poète américain cité par Doug Aberley, *Interpreting bioregionalism. A story from many voices*, dans *Cahier de la recherche architecturale urbaine et paysagère* 2021 N. Fiévé et X. Guillot.

# « TERRITOIRES »

Bernard Reichen

Depuis plus de trois décennies, sur un rythme bisannuel, des sites, des thèmes et des projets jalonnent le dispositif mis en œuvre par le concours European. Une matière vivante s'est constituée au fil du temps. Elle s'entrecroise avec les grands mouvements d'évolution, climatiques, sociétaux, économiques et technologiques qui traversent la sphère urbaine européenne. Après des thématiques plus littérales, la ville productive ou la ville vivante, le thème proposé pour cette 18ème session : « re-sourcer », témoigne d'une autre dimension dans la façon d'aborder l'action urbaine. La notion de ressources, aux multiples facettes, que l'on va devoir identifier, hiérarchiser, protéger, mobiliser, développer, et bien évidemment dépasser par le projet, est une première lecture « classique » dans la pensée d'European. Ce qui a évolué c'est la complexité des enjeux auxquels il faut faire face aujourd'hui.

Re-sourcer dit autre chose. Au-delà des règles d'un urbanisme de récits, cette formulation sous-entend un changement de paradigme dans la façon de penser le projet et de le mettre en œuvre. Dans un forum mémorable, en 1998 à la Manufacture des Œillets à Ivry, le philosophe Paul Ricœur avait développé le concept de « mise en intrigue » d'un lieu ou d'une situation.

Un site pourrait donc se caractériser par une « identité narrative » dont le projet serait l'une des composantes. Cette notion est entrée dans l'ADN d'European, mais aujourd'hui elle entre en résonance avec les enjeux du réchauffement climatique et les évolutions considérables des sociétés urbaines. Autre époque, autre intrigue.

## **Les équations « FERTILES »**

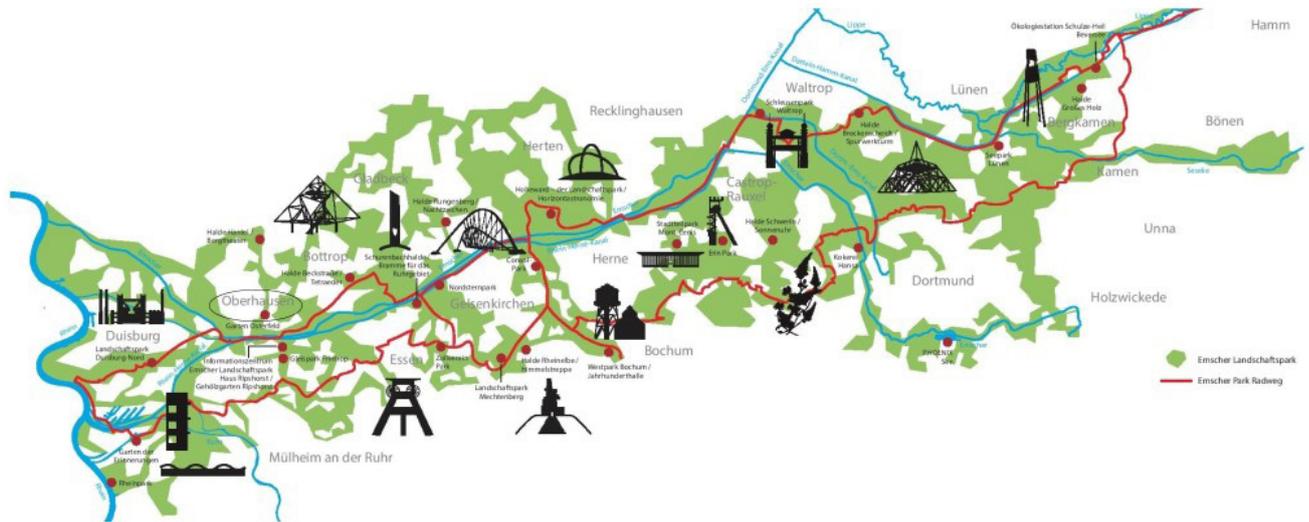
Les mises en équation de situations urbaines qui se sont avérées capables de générer de nouvelles hypothèses spatiales, de nouveaux modes opératoires et de nouvelles pratiques jalonnent l'histoire de l'urbanisme. Quelques-unes de ces « équations fertiles », à l'échelle de ce dernier siècle peuvent être remarquées. Elles ne résument pas notre histoire urbaine, loin de là, mais elles constituent des jalons, des effets de seuil, dont on peut constater la justesse à posteriori, au regard des enjeux de notre époque.

### **1917. l'équation « localiste » : une culture, un climat, un style.**

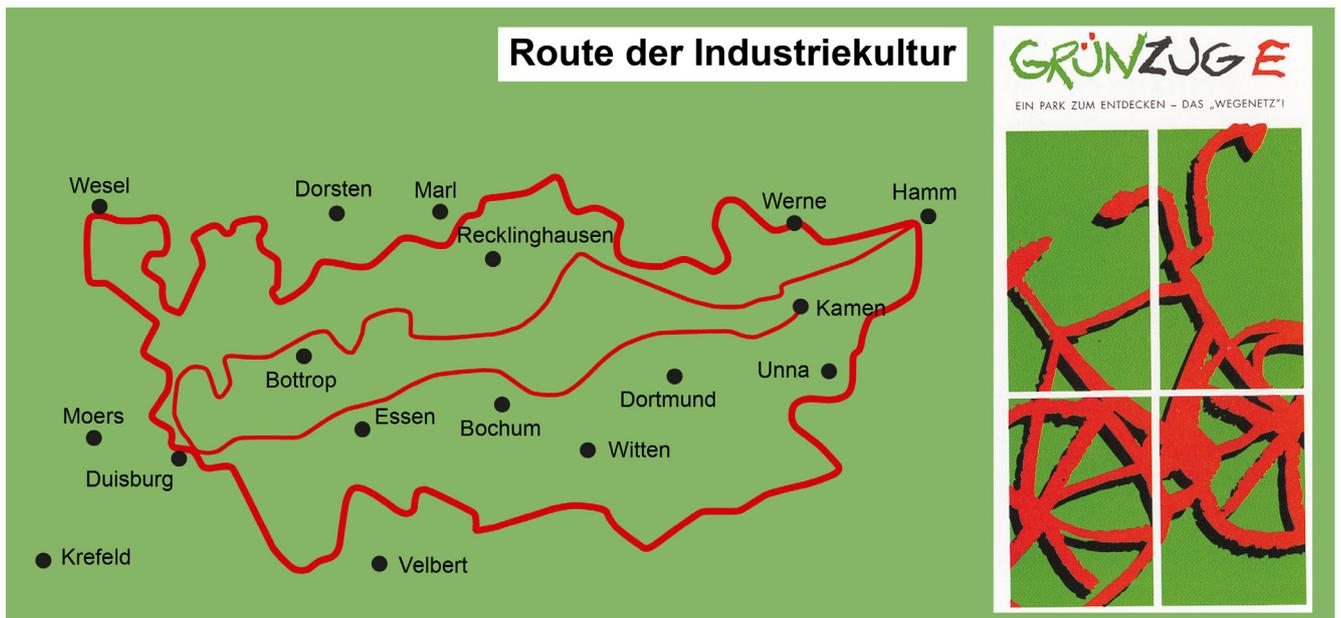
Cette première équation trouve sa racine dans les premières années du 20ème siècle, à la villa Médicis. Henri Prost et Ernest Hébrard (avec Jaussely et Tony Garnier), jettent les bases d'un urbanisme « d'extension et d'embellissement » conçu autour de trois axes : la culture, le climat et le « style ». Henri Prost au Maroc avec Lyautey et Hébrard à Thessalonique et Hanoï développeront cette pensée dès 1917. Le respect d'une « culture » exprime la reconnaissance d'un état initial, humain et patrimonial des villes dans lesquelles ils vont intervenir. Le climat est abordé dans une démarche proto-écologique. « Le véritable urbanisme se conçoit in natura et par l'observation directe » dira Prost. Le « style » est la façon d'incarner la ville moderne ; l'art Déco, associé à l'imaginaire de la ville blanche, en sera l'expression. Cet urbanisme codifié à Rabat deviendra en 1919 la loi Cornudet, première loi urbaine d'extension et d'embellissement des villes françaises. Casablanca en un siècle est devenue une ville universelle et Rabat a poursuivi sa destinée de « ville verte ». La nature et les horizons structurent la magnifique capitale que l'on connaît aujourd'hui.

### **1926. Kandinsky au Bauhaus : « points, lignes sur plans »**

Un léger détour par les arts plastiques permet de croiser Kandinsky, dans le cadre du Bauhaus à Weimar. C'est en 1926 que le maître de l'abstraction conçoit sa théorie de la composition picturale « Points, lignes sur plan ». Dans cette trilogie qu'il présente comme une « grammaire de la négociation », le plan est la matière du peintre, le fond qui va supporter l'œuvre. Les lignes droites courbes ou brisées expriment le mouvement, la continuité et la « mise en tension ». Les points représentent la symbolique, la stabilité ou la permanence. Paradoxalement cette formidable métaphore urbaine aura peu de résonance au moment où s'élaborent les codes du mouvement moderne. C'est maintenant qu'elle prend tout son sens, hors de la tentation de la



Metropole Ruhr-emscher  
Carte du parc paysager



Iba de la Ruhr, 200km de Radweg  
(voie vélo express structurent le parc de l'Emscher. 1985-1995.  
© Die Radreisen Datenbank 2002.

table rase. Représenter un territoire selon un mode pictural, par l'épure, l'esthétique des mouvements et des formes et une abstraction nourrie par la réalité est aussi une façon d'aborder la question de la ressource et du re-sourcement.

### **1990. l'IBA de la Rhur : le sol, les liens, les lieux**

Dans ce territoire le plus peuplé d'Allemagne, au moment de la chute du mur de Berlin, flotte l'esprit de Kandinsky.

Sur une durée courte (dix ans) se met en place un urbanisme d'impulsion qui, là où il intervient, a autorité sur l'urbanisme réglementaire. Un premier projet traitant du « déjà là » associe la renaturation, l'hydrologie, la dépollution et la sauvegarde du patrimoine industriel. Une seconde action consiste, selon une boucle de 200 km, à installer un « radweg » (autoroute à vélos) associé à un parc linéaire inscrit dans le grand paysage de la vallée de l'Emscher. Ensuite, 90 projets urbano-architecturaux accompagnent ce parcours et assurent la connexion avec les villes de la Rhur.

Ce dispositif exceptionnel, développé en cinq ans d'études et cinq ans de réalisation, s'est déroulé en introduisant un principe de « festivalisation » de l'urbanisme, créant ainsi un lien fort entre ses acteurs et la population de la Ruhr.

La création de « l'exposition internationale d'architecture » n'avait pas pour objectif de « sauver » ce territoire mais de « redonner une fierté à ces habitants » et d'installer une autre pratique de l'espace.

Après ces dix ans d'existence, ce projet simple, lisible, structurant et opérationnel s'est transformé en triennale de la Ruhr. L'esprit du projet se prolonge et l'urbanisme opérationnel a repris sa place.

### **2000. Un mécanisme urbain, métropolitain : « l'effet tramway »**

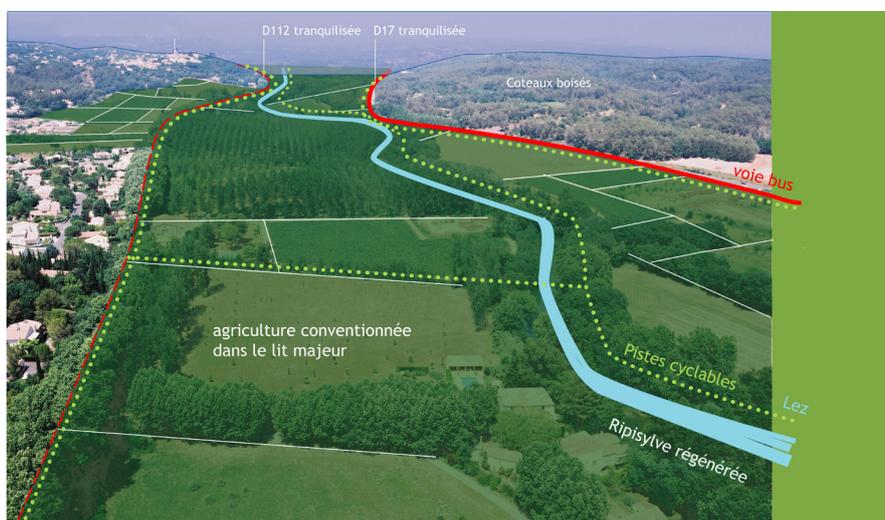
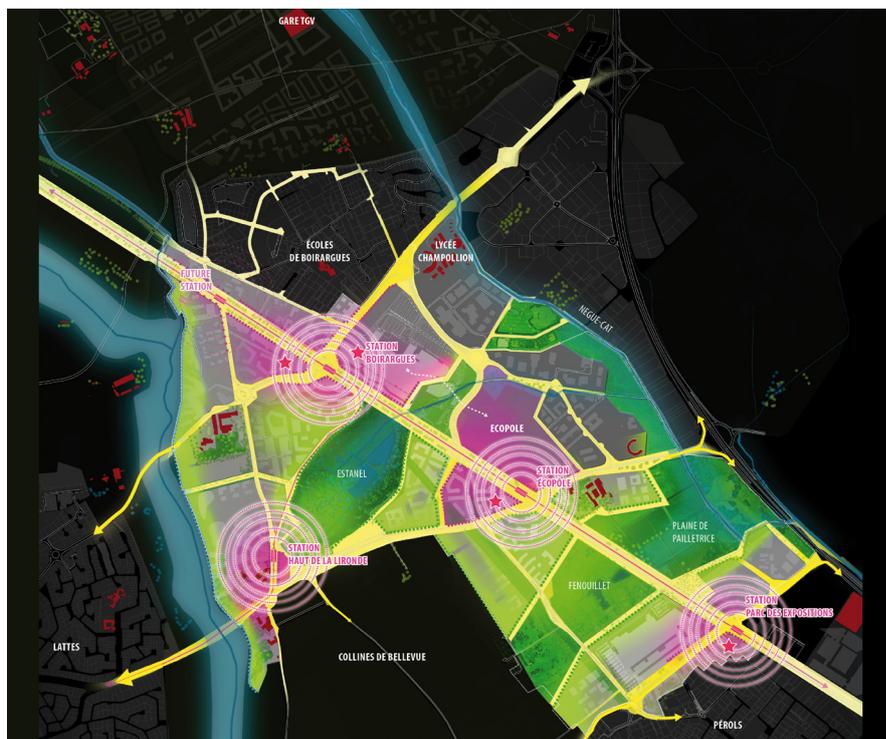
A l'aube de ce siècle, apparaît en France une nouvelle génération de tramways.

Ces nouveaux réseaux, développés sur des distances de 15 km, installent les règles d'un urbanisme induit, détaché du zonage et des dogmes du « tout automobile ».

C'est un acte urbain majeur qui a su créer les conditions de développement d'une ville inclusive, en reliant des quartiers qui s'ignoraient, qui a permis de substituer la maîtrise du temps à l'obsession de la vitesse et qui a installé dans la ville un urbanisme d'extension et d'embellissement, rythmé par le pas des stations.

C'est aussi une nouvelle façon de penser la relation entre un urbanisme des tracés et un urbanisme des modes de vie. Ces tramways au fil du temps ont imposé à la ville leur vitesse « commerciale »

Plan stratégique de la ville de Montpellier:  
les valeurs urbaines des secteurs



Lez Oblique - A Peter

(19 km/h) et les autres modes, dont l'automobile, se sont pliés à cette réalité. Le vélo a pris sa place dans ce dispositif apaisé.

Des voix se sont élevées contre le prix de ces réseaux. C'est ne rien comprendre aux mécanismes de l'induction et leurs effets secondaires positifs dans la construction de nouveaux modes de sociabilité.

Dans des temps, des cultures et à des échelles différentes, ces équations ont déplacé les lignes et étendu le champ de l'action urbaine à l'échelle territoriale.

Elles ont aussi réinterprété la logique de stratification, qui est un déterminant majeur de la ville européenne. Il ne s'agit plus de la stratification du temps long et de la ville de pierre, désormais entrée dans le champ de la patrimonialisation. C'est l'espace ouvert qui est privilégié. La géographie reprend le pas sur l'histoire, et la nature ainsi que l'agriculture deviennent des partenaires du développement urbain, et non plus une variable d'ajustement de leurs besoins d'extension.

## État des lieux

### Le déjà-là et le faire avec

Si la ville du temps long, des rues, des places et des jardins incarne toujours l'imaginaire de la ville européenne, à l'autre bout du spectre se situe cette urbanisation généralisée et continue dont Rem Koolhaas disait « qu'elle n'atteint la perfection que quand elle a réussi à évacuer l'espace public à l'image d'une alerte à incendie ». Ces territoires de l'entre-deux, occupés à défaut d'avoir été urbanisés et dénués de l'expression d'un bien commun lisible et organisé, constituent notre héritage. Après le champ d'action urbaine généré dans les années 80 par le processus de désindustrialisation, ce « déjà-là » complexe et résistant, à faibles valeurs patrimoniales et naturelles, s'impose à nous. Par leur diversité et leur fragmentation, ces territoires recèlent de réelles valeurs qu'il faut apprendre à mobiliser. Ils se prêtent aujourd'hui à l'action ponctuelle ou aux occupations transitoires que l'on peut voir comme un laboratoire des pratiques futures. Mais on voit aussi l'incapacité à installer des principes de cohérence quand l'idée de « réinventer » les espaces métropolitains n'est supportée que par la magie d'un label sans principe de continuité à l'échelle des enjeux actuels.

### Reconstruire la nature sur la ville

L'extension du champ de l'action urbaine, engendrée par les tramways, a généré de nombreux effets induits. Dans le cas de l'agglomération de Montpellier, c'est cette politique affirmée avec force qui nous a permis en 2005 de mettre le SCOT (Schéma de Cohérence Territoriale) sous le signe de « l'inversion du regard » : rompre avec les codes de la ville extensive en pensant le développement urbain de l'extérieur vers la ville constituée et des espaces naturels et agricoles vers le bâti. Il s'agissait, à l'époque, d'enrayer l'étalement urbain par un ensemble de dispositifs d'endiguement protégeant l'agriculture et par l'installation de points d'intensité urbaine associés au pas des stations des tramways.

Mais il a fallu ensuite deux décennies et le constat des conséquences du réchauffement climatique pour que la loi ZAN crée l'électrochoc que nous connaissons aujourd'hui. Ce règlement salutaire, fondé sur des données chiffrées, n'est pas pour autant corrélé à une démarche urbaine capable de répondre au besoin irrefrangible de nature exprimé par les habitants des villes.

Il faut se rendre à l'évidence : nous devons reconstruire la ville sur la ville, mais nous devons aussi « reconstruire la nature sur la ville ». La restauration et la création des continuités naturelles, pensées comme structurantes, devient une priorité dans la mise en œuvre d'un urbanisme territorial. À l'image des Radweg allemands, ce mode d'action pourrait prendre la forme d'un troisième réseau « piétons, vélos, nature », associé à la mise en place d'une chaîne « d'installations urbaines ».

Dans tous les cas, la renaturation pensée avec et au service des habitants

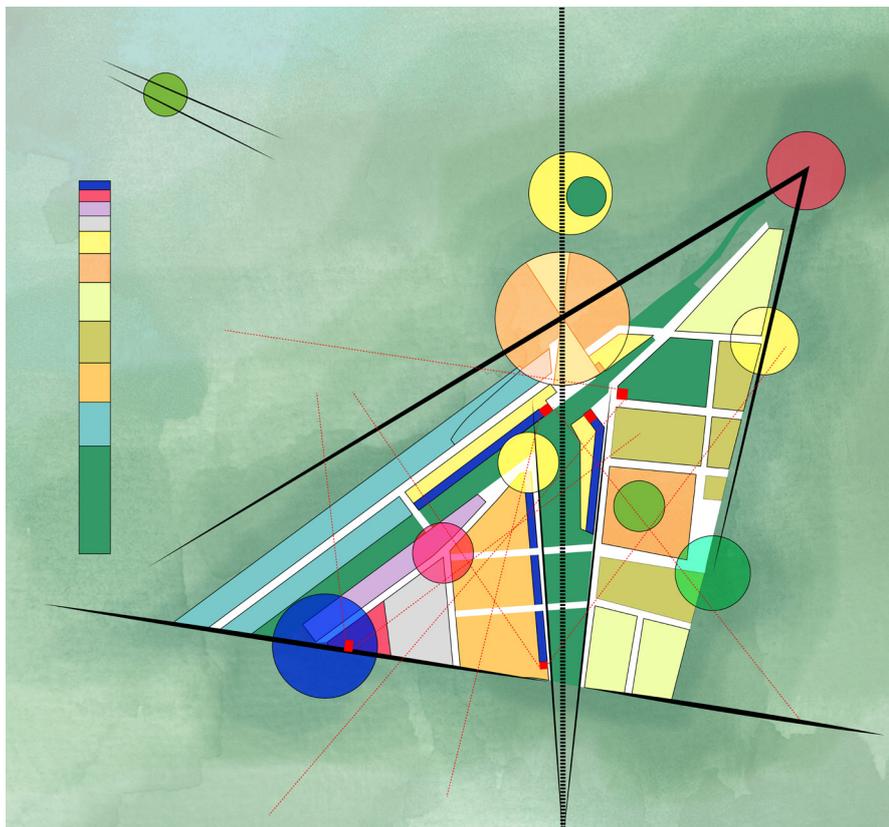


Illustration : représentation du plan guide initial du triangle Saint-Jean (2018) dans l'esprit de l'artiste Vassily Kandinsky par l'urbaniste en chef du projet Saint-Jean - © Carta Reichen Robert & Associés

est le grand chantier urbain de notre temps. Il doit situer l'urbanisme comme un art du vivre ensemble et non comme la gestion économique des droits à construire.

### **Une proximité « élargie »**

Dans les prémises de l'ère numérique, les philosophes de l'accélération nous prédisaient un mouvement destructeur de dissociation de l'espace et du temps. Durant cette période s'amorçait aussi, par la symbolique forte de la diminution de la vitesse, le reflux du tout-automobile. Cette ville apaisée s'est ensuite réglée sur la vitesse pivot des tramways. Après le temps de l'automobile, nous imaginions que ces nouveaux tramways deviendraient un vecteur de sociabilité en rétablissant dans la ville le statut du flâneur. Quelques décennies plus tard, un autre constat s'impose. Ce mode de déplacement paisible, mais aussi flexible et résilient, a pris la couleur du temps : chacun, en toute quiétude, peut y dialoguer avec son smartphone. Cette société numérisée, qui s'invente sur le mode du « seuls et ensemble », impose une autre perception de l'espace réel, et c'est une nouvelle intrigue pour le « projet » urbain.

Dans un texte écrit au début du siècle et publié de façon posthume (Territoire), le philosophe et architecte Ignasi de Solà-Morales imagine la juxtaposition de trois villes : une ville « solide », dont le déterminant est l'espace ; une ville « visqueuse » cet urbanisme continu et généralisé, qualifié par des processus ; et une ville « liquide », dont la marque est le temps.

Cette évocation d'une ville pensée comme un fluide montre que l'urbanisme aujourd'hui à d'abord comme finalité de simplifier les actes de la vie quotidienne. La fusion qui s'est opérée entre les vertus d'une ville lente et apaisée et la pratique du temps réel que permet l'espace numérique est peut-être une première réponse à cette question.

On peut constater ensuite qu'un « milieu habité » aujourd'hui intègre cet espace numérique sans limite et en expansion constante pour se décliner ensuite en cercles de sociabilité : le cercle de la résidence ; celui de la ville « à l'échelle de la portée de la voix et du temps d'une promenade » (Lewis Mumford) ; celui de la ville à la carte, que chacun compose chaque jour par ses activités, ses déplacements et son imaginaire ; et le cercle événementiel et de la célébration, dont on a vu la force pendant les Jeux olympiques. La continuité physique de la ville historique, même si elle garde toute son attractivité, n'est plus la marque de la proximité. Tous les espaces doivent trouver leurs règles de cohérence et de qualité. C'est une dimension territoriale et même géographique qui s'impose, incarnée d'abord par une nature « urbaine réinventée ».

### **Le dispositif EUROPAN**

Dans cet univers de l'action territoriale, le concours European s'est

construit autour d'un dispositif qui associe un thème, un site de réflexion problématisé sans être véritablement limité et un site d'application où les concepteurs pourront exprimer les valeurs d'innovation qu'ils ont proposées.

De ce dispositif qui part d'une dimension territoriale, on peut dire aussi qu'il estompe la distinction entre donneurs d'ordre et concepteurs pour installer un espace de liberté partagée déclinable ensuite selon des problématiques, des échelles et des temporalités différentes.

C'est un processus d'urbanisme ouvert, plus que jamais adapté aux enjeux de notre époque.

# DU BIO-SOURCÉ AU REEMPLOI : LÂCHER LE PRODUIT DE CONSTRUCTION POUR LE MATERIAU

Louis Destombes

Longtemps focalisée sur la seule performance du bâti – résistance thermique des enveloppes, efficacité des systèmes techniques, production d'énergie – la transition écologique marque une inflexion récente. La dernière décennie a vu ces préoccupations performancielles s'hybrider progressivement avec d'autres, tournées vers l'impact environnemental de la construction-même, en particulier celui engendré par l'extraction de ressources et la fabrication des produits, équipements et matériaux.

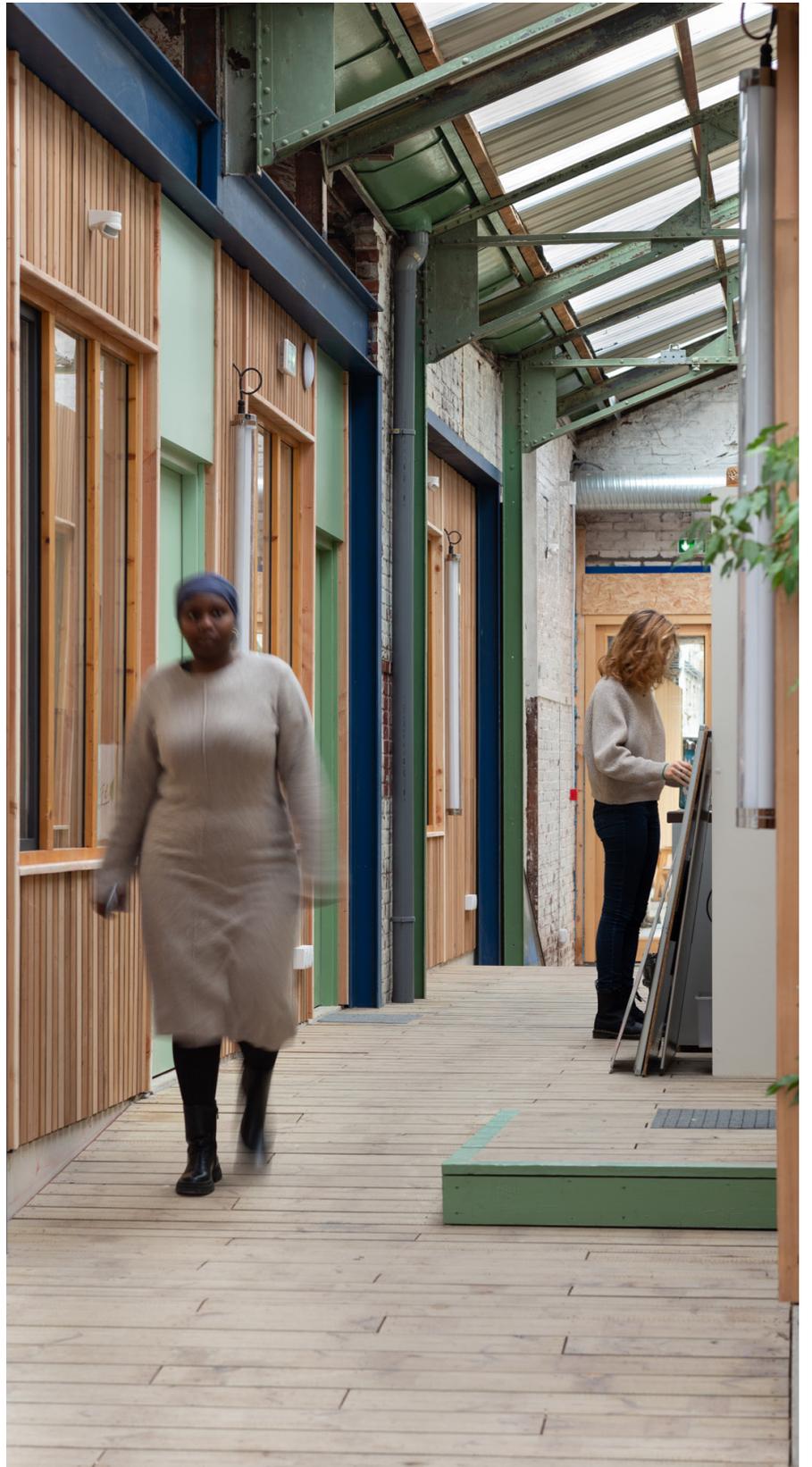
Ce premier élargissement des considérations environnementales aux ressources matérielles a été entériné avec l'évolution de la réglementation thermique (RT2012) en réglementation environnementale (RE2020), par l'introduction d'un indicateur carbone censé limiter le recours aux produits de construction les plus impactants. Pour les concepteurs, ce face à face entre un impératif performanciel associé au temps long de la vie des bâtiments et un impératif de sobriété

carbone circonscrit au moment du chantier, revêt alors l'apparence d'un dilemme cornélien : les produits de construction les plus performants ont souvent également le plus fort impact carbone.

Face à ce dilemme, les industriels multiplient des produits au bilan carbone optimisé : du béton « bas carbone » intégrant une part de granulats recyclés aux panneaux d'isolant en laine de bois. Sans surprise, il n'est jamais pour autant question de remettre en cause la logique productiviste et extractiviste qui préside à leur fabrication. Ces produits « innovants » sont conçus pour se substituer sans heurts à leurs prédécesseurs, sans rien avoir à changer aux pratiques conventionnelles portées par les majors du BTP. Circonscrire le rôle de l'architecte à la prescription de produits commercialisés comme « écologiques » revient à déléguer aux seuls fabricants la responsabilité d'imaginer la transition écologique du bâtiment. C'est renoncer à sa capacité à mettre en œuvre des alternatives qui seraient réellement à la hauteur de l'urgence écologique.

L'acceptation d'un tel status quo par la majorité des concepteurs s'explique certainement par l'effet de distorsion qu'exerce le choix du « carbone » comme unique indicateur pour évaluer l'impact environnemental de la construction. Celui-ci dissimule les nombreuses autres externalités négatives des procédés industriels de fabrication de matériaux : épuisement de ressources non-renouvelables, consommation d'énergie et d'eau, production de déchets, mobilisation de foncier, besoins en infrastructures, etc.

Cette stratégie répond à une idéologie : la « croissance verte ». Elle joue sur la réduction de l'impact environnemental par m<sup>2</sup> construit pour mieux justifier l'intensification des activités industrielles. Également focalisée sur un indicateur unique, la résistance thermique, la RT2012 s'est traduite par un surinvestissement de l'isolation, au détriment de stratégies bioclimatiques héritées de l'architecture traditionnelle, telles que l'inertie thermique, la régulation hygrométrique ou encore la ventilation naturelle. Dans cette optique, la néanmoins indispensable réhabilitation du parc bâti existant est devenue un alibi pour développer plus encore les filières pétrochimiques, créant des débouchés sans précédents pour les isolants à base de plastique. Appuyée sur le développement de filières industrielles de recyclage, la promotion du béton « bas-carbone » a pour principal effet de retarder la remise en cause de ce système constructif hégémonique à l'impact écologique notoirement délétère.



Bellastock - La Balise L'Ile-Saint-Denis  
©Victoria Tanto photographie



Archipel Zero architecte, Bellastock BET  
réemploi  
Résilience, La Ferme des Possibles, Stains  
©Bellastock photographie

A l'opposé de ces efforts de verdissement des pratiques conventionnelles, certains architectes érigent la frugalité en principe éthique pour guider leur pratique. Dans leur diversité, ces approches ont en commun d'associer un souci pour la nature et la provenance des ressources matérielles mobilisées pour construire avec une attention à la qualité du travail humain, tant pendant le chantier qu'en amont. Au-delà de la RE2020, elles dessinent une nouvelle étape à franchir dans le processus d'élargissement de l'éthique architecturale aux impacts sociaux et environnementaux de l'acte de bâtir : se détourner des produits manufacturés offerts par l'industrie pour replacer au cœur de la conception les matériaux et le travail humain qui les transforme. La marche est haute tant l'écosystème de la construction est devenu dépendant de la disponibilité inconditionnelle et à faible coût de ces produits. La gestion du risque assurantiel repose toute entière sur le recours à des produits de construction normalisés, certifiés par les marquages réglementaires NF et CE. La redécouverte récente de pratiques telles que le réemploi et la construction en matériaux bio- et géo-sourcés témoignent chacune de ces tensions, et les pistes qu'elles suivent pour les contourner sont souvent convergentes.

Les industriels n'ont pas attendu pour prendre le virage du bio-sourcé. En témoigne la démultiplication des avis techniques pour des produits manufacturés à partir de matières végétales lourdement transformées, calibrées et normalisées. A l'inverse, la botte de paille est restée un simple matériau, sans devenir un produit de construction. Les tiges de blé sont un co-produit de la production souvent industrialisée du grain. Compressées en bottes parallélépipédiques, elles passent de l'état de matière à celui de matériau. Leurs performances techniques ne sont toutefois pas garanties au préalable par leur producteur. C'est l'artisan chargé de mettre en œuvre les bottes qui en évalue l'aptitude à l'emploi. Ce déplacement majeur du produit normalisé au savoir-faire artisan a été organisé via les règles professionnelles de la construction paille adoptées en 2012. Leur effet est double : elles replacent d'un même mouvement la ressource au sein d'un écosystème territorial et le constructeur au centre d'un processus d'approvisionnement qui privilégie le matériau au produit de construction.

Les ressources issues du réemploi ont en commun avec la botte de paille de ne pas être des produits de construction à part entière, puisqu'elles ont perdu la garantie initialement offerte par leur fabricant. La pratique historique du réemploi, qui perdure à travers la promotion individuelle et la restauration patrimoniale, porte sur des matériaux – briques, charpente bois, parquet, antiquités architecturales, etc. – dont la préparation et la mise en œuvre repose sur des savoirs-faires spécialisés.

Une partie émergente de la filière s'est quant-à-elle spécialisée dans le réemploi de produits industriels standards : planchers techniques, faux-plafonds, etc. Ces nouveaux acteurs cherchent à massifier le réemploi en calquant au plus près les principes de la fourniture de produits neufs : disponibilité inconditionnelle, prix compétitifs face au marché du neuf,

substituts aux garanties de fabricants. Leur modèle est dépendant d'une activité de construction intensive qui assure l'approvisionnement autant que les débouchés. La réemployabilité est strictement mesurée à l'aulne du neuf, en s'appuyant sur les fiches-produits d'origine et en écartant tout élément présentant des marques d'usure. Le rôle de l'architecte est de nouveau limité à prescrire des produits issus du réemploi plutôt que neufs, retirant au réemploi toute capacité à réformer substantiellement les pratiques constructives conventionnelles.

Une troisième voie consiste à mobiliser l'expertise architecturale pour penser les ressources issues du réemploi comme des matériaux capables d'être transformés. Il s'agit d'une part élargir le champ de ce qui est réemployable en imaginant de nouveaux usages et d'autre part d'adapter les formes architecturales pour y ménager une place pour ces matériaux aux performances moindres ou non certifiées. Ce processus d'intégration ad hoc nécessite des moyens humains sur mesure pour collecter, préparer, et faire assurer les matériaux de réemploi. Ces contraintes sont précisément ce qui fait du réemploi un levier pour construire autrement. Il est peut-être nécessaire de les chérir plutôt que de chercher à les résorber à tout prix.



Bellastock+Atelier Z  
Maison Wangari Maathai, Ferme urbaine  
Corsico, Malakoff  
©Bellastock photographie



# RENOUVELER LA VILLE DEPUIS L'INTÉRIEUR

Line Fontana & David Fagart

Aujourd'hui, l'évolution des structures familiales et des modes de vie nous invite à repenser la spatialisation de nos espaces domestiques et la manière dont nous habitons collectivement la ville. Face aux impératifs écologiques et sociaux, les enjeux de la ville durable nous incitent à ne pas détruire, mais à conserver les bâtiments existants et à explorer leur potentiel d'adaptation et de renouvellement, inscrivant l'architecture dans une démarche de transformation. Re-sourcer l'architecture, c'est interroger à la fois les modes de vie, le volet social, les savoir-faire et les usages, en intégrant la mutation du bâti dans une dynamique de continuité et de réinvention. Ainsi conserver le patrimoine ne signifie pas le figer, mais le faire évoluer en résonance avec les défis contemporains : penser un habitat plus réversible et évolutif, où la notion de commun se redéfinit à travers des formes d'habitats et d'espaces publics partagés.

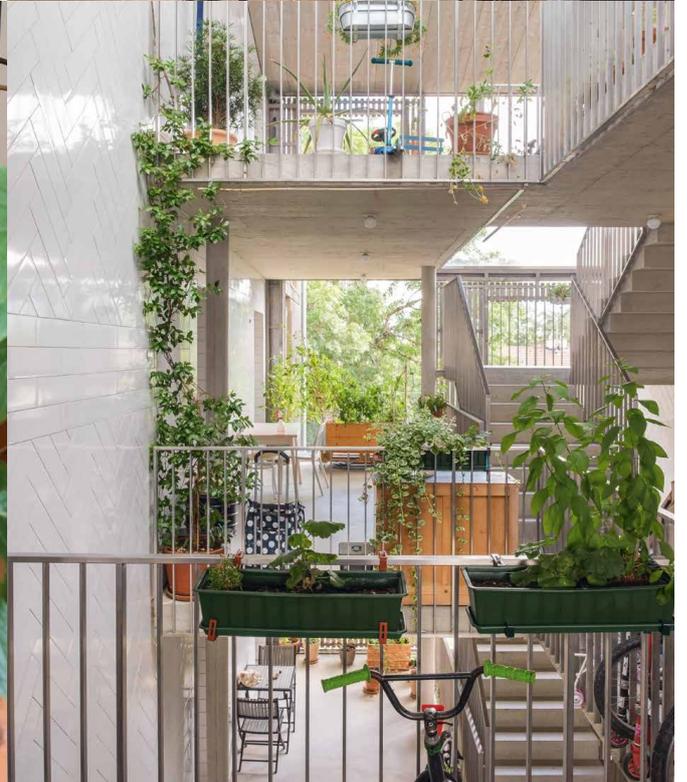
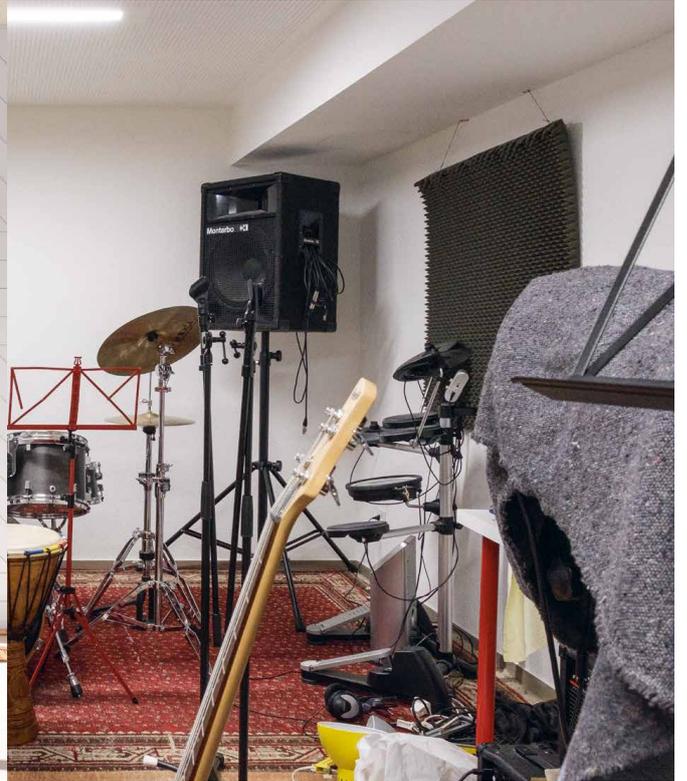
Dans ce contexte, « Renouveler la ville depuis l'intérieur » résonne comme une stratégie, un nouveau paradigme qui bifurque du chemin tracé par les injonctions du mode de production de la ville occidentale. Il s'agit d'une alternative au modèle du développement urbain centré sur l'expansion du bâti, qui propose des scénarios de renouvellement, depuis l'intérieur, de logements collectifs existants. Par ce biais, nous entendons stimuler la capacité de la ville à se renouveler sur elle-même, en faisant prendre conscience qu'il existe bel et bien un territoire de projet à investir pour repenser le logement contemporain.

## Le modèle coopératif

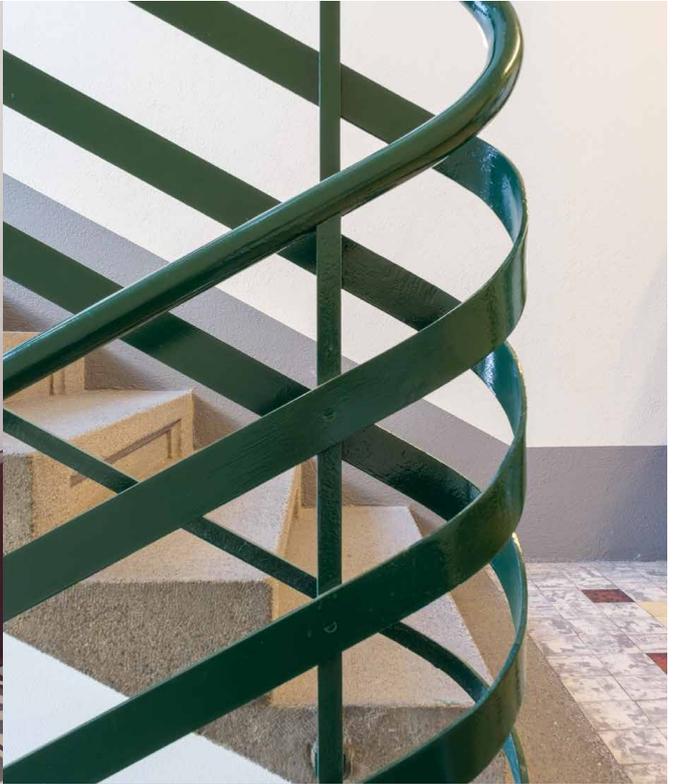
Cette proposition repose sur l'hypothèse selon laquelle le modèle de l'habitat à résonances communautaires serait une alternative crédible à même de répondre aux besoins d'une partie de la société dont les modes de vie ont profondément évolué depuis 40 ans. Si la production spatiale des logements familiaux s'est améliorée ces deux dernières décennies, elle reste néanmoins mal adaptée à toute une catégorie de la population. Les familles monoparentales, les personnes seules, les personnes âgées, les jeunes travailleurs, les travailleurs bi-résidentiels, pour ne citer qu'eux, ne sont pas éligibles à ce type de logements pour des raisons économiques, d'optimisation du taux d'occupation, de rythmes de vie ou encore de la difficulté à tisser des relations de voisinage susceptibles de pallier certains aspects de la gestion de leur vie quotidienne (s'alimenter correctement, partager la garde des enfants, bénéficier de services communs, mutualiser des espaces de vie...).

Si le modèle social traditionnel de la famille, dominant en Europe occidentale, assure le « care », dans le modèle de l'habitat à résonances communautaires, c'est le collectif qui prend le relais. L'enjeu ici est bel et bien de mettre en place les conditions de la reproduction d'un modèle social alternatif, lequel appelle une nouvelle traduction spatiale. Les expériences à Zurich et à Genève, portées par un système coopératif et mues par la volonté de leurs habitants de définir un nouveau cadre de vie adapté à leurs besoins, se construisent autour de la mutualisation et du partage, et se traduisent spatialement dans la définition d'immeubles d'habitations d'un nouveau genre.

Dans ces logements, tous les composants de l'immeuble d'habitation familial dit « classique », comme les espaces commerciaux au rez-de-chaussée, les halls d'entrée, les cages d'escalier, les paliers, les couloirs de distribution, les portes, les typologies d'appartements, les espaces privatifs extérieurs... mutent, s'hybrident et s'amplifient pour spatialiser une architecture du commun, de la rencontre et du partage tout en étant très attentifs à la gradation du public au privé jusque dans les espaces les plus intimes de l'habitation. Ces marqueurs de l'architecture à résonances communautaires, s'observent sur le terrain en visitant ces bâtiments et en échangeant avec leurs habitants. Sociologiquement, une grande diversité de populations a fait le choix de cette forme d'habitat pour vivre la ville autrement : des célibataires hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, des familles monoparentales avec un ou deux enfants, des jeunes actifs de tout horizon social, mais aussi, en faible proportion, des populations plus fragiles en réinsertion. Ce sont des habitants portés par le collectif et pour lesquels ce mode de vie constitue une richesse, fruit d'une multitude d'interactions sociales dont le support est une architecture généreuse, attentive et juste.



Logements en Coopérative Route Rigaud, Chêne-Bougeries, Bonhôte Zapata Architectes, 2017  
©Dimitri Djuric



Logements Boulevard Carl-Vogt 97 et Avenue du Devin-du-Village 23, Genève  
©Dimitri Djuric

## **Transformer le patrimoine ordinaire**

D'un point de vue architectural, il est pertinent d'interroger la faculté des immeubles de logements collectifs existants à muter et à s'adapter à ces nouveaux modes de vie, mais aussi de questionner la valeur et la potentialité de cet héritage bâti. L'objet est le patrimoine ordinaire, soit une architecture domestique dont la force ne réside ni dans l'exception ni dans le monumental, mais dans sa capacité à porter les usages et à inscrire la mémoire collective.

Ces immeubles recèlent de qualités typologiques, constructives et ornementales d'une très grande richesse qui témoignent des savoir-faire d'une époque, convoquées pour spatialiser les modes de vie d'une société à un moment donné. Leur lecture est une re-connaissance qui s'inscrit dans une approche contemporaine valorisant l'existant, non seulement pour des raisons culturelles et historiques, mais aussi dans une perspective écologique et économique, en évitant la démolition systématique et en favorisant la réhabilitation et la transformation. Un patrimoine ordinaire aussi banal soit-il en apparence, porte en lui une intelligence d'usage, une mémoire et une capacité d'adaptation qu'il s'agit d'exploiter.

En explorant ses qualités, l'objectif est d'activer les leviers d'une transformation attentive, soucieuse de préserver l'existant tout en l'ouvrant à de nouveaux récits. Pour chaque bâtiment, un récit programmatique s'élabore à la fois avec les acteurs du projet (ingénieurs, sociologues, maîtres d'ouvrage, ...) et les publics (habitants du quartier, futurs habitants, ...), déployant de nouveaux imaginaires susceptibles d'informer le processus d'adaptation et de transformation des typologies de logements existants. Chaque bâtiment doit être évalué au regard de son récit et réciproquement, en questionnant ce qui constitue le caractère distinctif de chaque construction et leurs potentialités, et ce qui peut être modifié, adapté, complété ou amplifié.

## **Un modèle social et durable**

Réinvestir des immeubles de logements collectifs existants au cœur des villes pour y développer un habitat à résonances communautaires est aussi un enjeu social et durable. Ce modèle d'habitat introduit de la mixité sociale là où elle est en voie de disparition ou quasi inexistante. Par sa relation à l'espace public et l'attractivité de ses espaces programmés ouverts sur le quartier, il affiche cette possibilité de vivre la ville autrement en faisant le choix d'un mode de vie alternatif. Les populations habituellement destinées à habiter des immeubles monofonctionnels et dédiés à leur condition (logements sociaux, logements étudiants, foyers de jeunes travailleurs, logements spécifiques ou d'urgence, résidences seniors, ...), construits souvent dans des territoires déshérités, retrouvent accès à l'attractivité et à l'intensité des centres urbains.

Penser la ville depuis l'intérieur dans ses dimensions architecturales, sociales et environnementales s'élabore simultanément au travers de la perpétuation d'un modèle social reproductible, basé sur le collectif, la mutualisation et le partage, et en réinvestissant le cadre bâti existant pour ses qualités souvent oubliées dans la production du logement contemporain. Du cœur de cette réflexion se dégage une voie vers une action sur mesure, loin des standards, valorisant ce qui existe déjà et attentive aux mutations de nos sociétés.



# PAS DE RESSOURCEMENT SANS PASSAGE DU TEMPS

Romain GRANOUX

La population humaine mondiale augmente à grands pas, avec comme conséquence majeure une urbanisation grandissante ; des villes vivantes mais intenses, des villes qui s'étalent, des villes dont on peine souvent à percevoir les limites, des villes qui consomment toujours plus de sols fertiles et d'espaces naturels. L'augmentation du nombre de constructions et de surfaces bâties impacte toutes les ressources – au sens large : matières premières, matériaux transformés, énergies, foncier, ... – qui s'amenuisent, se dissolvent, s'étiolent.

De toute évidence, ce constat inquiétant doit être l'opportunité d'imaginer des villes qui prennent soin des éléments qui la composent et des ressources qui la rendent possible. Aussi, il s'agit de maintenir – ou de retrouver – des conditions de vie plus douces pour les habitants qui évoluent dans ces territoires urbains et péri-urbains : faire en sorte que la ville reste vivable et que son modèle reste durable.

## **Source et re-source : une affaire de cycle**

Le thème du ressourcement est vaste puisqu'il touche autant aux champs de la construction, qu'à ceux de l'énergie, de l'alimentation, ou encore de la qualité de vie. Néanmoins, le préfixe « re » doit tout de suite nous intéresser : il indique le retour au point de départ, à un état initial ; il

raconte aussi la répétition. C'est sous cet angle du renouvellement, et donc du cycle, qu'il faut comprendre la ressource (re-source).

En parallèle des aspects liés à l'exploitation et à l'extraction de chaque source de matière brute, inerte ou vivante, la problématique est celle de la pérennité d'une source et de sa propre capacité à se renouveler, à se régénérer ; autrement dit à se re-sourcer. Le temps est un des principaux facteurs rendant possible cette régénération.

C'est notamment le cas dans le domaine agricole : la jachère par exemple est une mise au repos cyclique de terres cultivées qui permet au sol de se régénérer et de retrouver un niveau de fertilité important, dont seul le passage du temps est le facteur clé.

C'est aussi le cas de certains éléments naturels : le cycle de l'eau est un autre exemple du lien entre temps et ressource. Seul un temps long permet à l'eau en surface de la terre, après évaporation, pluie, ruissellement et infiltration, de recharger les nappes phréatiques et ainsi d'opérer au ressourcement.

Face à l'urgence climatique à laquelle nous sommes confrontés, n'est-il pas donc pas le moment de laisser du temps ? Celui de permettre aux cycles naturels et artificiels de se dérouler afin d'éviter le tarissement progressif de toutes les sources.

## **Construire autrement : moins mais mieux**

Tout d'abord, « prendre le temps » évoque l'idée d'un ralentissement, de faire moins. Moins vite peut-être ? Moins mais mieux, pour reprendre l'adage de Dieter Rams (« less but better »). Construire mieux avec moins: avec moins de matière, en utilisant moins de ressources, en utilisant des ressources qui viennent de moins loin, avec moins de technicité.

Les dimensions qualitatives et quantitatives sont donc indéniablement liées. Aussi évident soit-il, le premier enjeu pour parvenir à épargner les ressources est de procéder à une utilisation raisonnée de tous les éléments qui constituent les édifices, les aménagements, les infrastructures. Sans être forcément dans une vision du « strict nécessaire », il s'agit de travailler à une forme de sobriété et de frugalité constructive.

## **Amplifier le cadre bâti : favoriser le partage et permettre l'évolution**

Ensuite, le constat initialement tiré doit nous inciter à considérer le cadre bâti (architecture et espaces publics), non pas comme une succession d'objets inertes et définitifs qui accueillent la vie, mais presque comme des êtres vivants, du moins évolutifs, qui s'inscrivent dans un cycle et dans une logique de renouvellement.

A court terme et dans une approche chronotopique, de nombreux lieux de vie (intérieurs comme extérieurs) doivent pouvoir être partagés et rendus

partageables rapidement. C'est là aussi une réponse évidente à l'économie de matière et d'espace. Cela permet d'une part de limiter la consommation en ressources matérielles, et d'autre part de favoriser le ressourcement des habitants. La mutualisation et la mise en commun de certains lieux de vie ont toutes les vertus qu'on leur connaît : rencontre, entraide, sociabilisation. L'incitation au partage et à la vie en communauté est une forme d'enrichissement intellectuel et de stimulation personnelle. Les modes d'habiter sont alors au cœur de toute réflexion sur le ressourcement.

A moyen terme, les concepteurs se doivent aussi d'intégrer les dispositions constructives permettant à leur projet d'évoluer, de s'adapter, d'être transformé, d'accueillir en leur sein de nouveaux usages. En somme, comment pouvons-nous faciliter une utilisation différente des constructions dans le temps ? Le travail de la structure (régulières, tramées, répétitives, transformables) en est une clé de réflexion. La valorisation de constructions sèches (démonter, assembler, déplacer, moduler, ...) en est une autre.

## **Après : envisager un retour aux sources**

Le contexte planétaire actuel doit aussi nous inciter à bâtir différemment, à reconsidérer nos modes de construction et à replacer l'acte de construire dans un temps plus long. Sans doute faut-il arrêter de penser le projet architectural, urbain et paysager comme un objet immuable ou comme une finalité. Au contraire, ce dernier est en mouvement, et ce d'autant plus s'il prétend accueillir la vie et des formes d'habiter qui peuvent varier au cours du temps. En ce sens, chaque projet doit être l'occasion de réfléchir au cycle dans lequel il s'inscrit et à ce qu'il laisse derrière lui.

Au-delà des aspects purement constructifs (modularité, évolutivité, transformation, adaptation, ...), il s'agit peut-être d'imaginer un projet dont l'impact serait nul s'il venait à disparaître. Jean Prouvé parlait déjà de « l'anticipation de la déconstruction » : dessiner un bâtiment de telle sorte qu'il puisse être démonté, récupérer la matière première et en faire autre chose, récupérer la ressource foncière et l'espace disponible associé.

En somme, il semble que la question ne soit plus seulement de savoir mieux construire – par le réemploi, l'utilisation de matériaux bio et géo-sourcés, l'économie de matière, ... – mais aussi de pouvoir mieux déconstruire. En d'autres termes : inscrire les constructions et les aménagements eux-mêmes dans un cycle, les considérer comme ressources à part entière. Pour faciliter des déconstructions totales ou partielles, il peut alors s'avérer pertinent de réfléchir à des méthodologies précises de démontage, et ce dès les premiers coups de crayon.

Et si, dans une vision plus radicale, l'emploi de matériaux naturels permettaient aux constructions un retour complet et littéral à la source, avec un impact apparent réduit au maximum : la matière des constructions en terre pourrait retrouver le lieu d'extraction, les fibres végétales transformées en humus, les composants en bois décomposés, les pierres

retrouver les carrières, ... et la notion de cycle n'en serait que plus évidente. Quelqu'en soit le temps nécessaire.

## **Génération futures : cultiver la ressource**

Certaines ressources naturelles sont apparues au cours des temps géologiques. Nous n'avons pour l'instant pas le pouvoir de les renouveler mais nous pouvons les préserver, les épargner, les utiliser avec mesure et modestie. D'autres ressources, sont quant à elles à la portée de l'Homme : c'est le cas de la sylviculture par exemple, dont le cycle de production s'étend sur plusieurs décennies. C'est aussi dans ces temps longs que les projets de cette nouvelle édition du concours doivent s'inscrire.

Pour aller plus loin :

- Canal architecture, Construire réversible, 2017

- A. Bornarel, D. Gauzin-Müller, P. Madec, Manifeste pour une frugalité heureuse et créative, 2018

CAEN  
JULLOUVILLE  
FUMEL  
MANTES-LA-JOLIE  
LA NIVE  
MAYOTTE-DEMBENI  
MIRAMAS  
GRAND NANCY  
NAILLOUX  
CLERMONT-FERRAND  
BLAGNAC  
ROMAINVILLE  
RIEZ  
BRIGNOLES

